

Les cahiers de l'URACA



CONCEVOIR ET NAÎTRE
ACCOUCHER EN AFRIQUE
ACCOUCHER EN FRANCE

VOYAGE EN AFRIQUE : Le SÉNÉGAL

N°9 – Septembre 1998 – 8 €



Édition : URACA

Editorial

Mme Monique ROYER
Membre de l'URACA



Parmi les témoignages africains recueillis dans ce cahier de l'URACA, ceux des femmes portent sur la naissance, alors que les récits des hommes parlent de conception.

*Le souci des hommes est de replacer l'enfant dans le monde des humains : « **L'enfant qui naît est un ancêtre qui revient** ». L'espace-temps conception-naissance s'inscrit alors dans une lignée de générations et fait appel à toute l'histoire d'un peuple, à ses représentations, à ses mythes fondateurs.*

*La femme représente ainsi la « puissance » et de nombreux rituels la préparent à sa fonction de procréation. Car c'est en effet l'événement le plus important, le plus sacré pour toute femme et dans toutes les cultures : **mettre au monde un être humain**. Moment de rupture, de mort et de vie, de violence et de continuation d'une lignée, de double naissance : celle de la femme à son identité de mère et celle de l'enfant à la vie au monde.*

*Comment s'étonner alors de l'anxiété qui précède et accompagne la naissance, moment ultime sur lequel se focalisent toutes les interrogations des femmes : **comment cela se passera t-il ?***

Pratiques et comportements divergent selon les cultures ; chez les uns, le silence et le secret, respect du sacré ; chez les autres, une technique médicale qui permet de voir l'invisible, d'exprimer l'indicible, de nommer avant le terme.

N'est-ce pas cependant la meilleure protection de l'enfant qui est recherchée de part et d'autre ?

Accoucher en situation de migration, c'est donc être confrontée au transfert des pouvoirs :

- ❖ *de la matrone et de la communauté sur le médecin,*
- ❖ *de la nature sur la technique,*
- ❖ *du monde invisible sur la science qui donne à voir toutes les étapes de la grossesse.*

Comment concilier ces richesses et redonner à la naissance toute son humanité ?

L'URACA ne cesse d'y travailler en favorisant des rencontres entre médecins occidentaux et tradipraticiens, entre familles occidentales et africaines.

Ce cahier présente de façon très émouvante le dialogue entre sages-femmes des services de santé publique et femmes africaines, dans la découverte mutuelle et la prise en compte des deux cultures, pour pouvoir donner vie à un nouvel être humain.

Conférence : Concevoir et naître

DE LA CONCEPTION A LA NAISSANCE

CHEZ LES BANGO DU ZAIRE

Mr Cyprien MABE

Chez les bangos, au Zaïre, lorsque quelqu'un tombe malade, on se réfère souvent à la conception pour interpréter sa maladie et envisager un traitement.

On considère qu'il existe le monde physique et le monde invisible. Dieu, est appelé «*moyené*». C'est l'être suprême, dont la force se manifeste à partir du totem. Le totem est le symbole de l'être fondateur qui s'appelle «*taata*».

Le totem des pêcheurs par exemple, est le «*n'gandais*», le crocodile. Ainsi, étant d'une lignée de pêcheurs, je n'ai pas le droit d'en manger, ni d'en chasser. Même si j'en vois un, je ne le tue pas. En contrepartie, je suis censé être «immunisé» contre tous les reptiles. Théoriquement, je ne peux pas être mordu par un serpent, mais je ne vais pas m'exposer...

Pour d'autres personnes, ça peut être un grand arbre.

Dans chaque clan, la force de l'être suprême se manifeste à partir d'un élément qu'on lui attribue. La force de Dieu s'incarne dans cet élément qu'on respecte et qu'on ne peut donc pas toucher n'importe comment.

Lorsque quelqu'un est malade, on appelle les tradipraticiens ou «*N'gandas*», parfois abusivement appelés sorciers. Ce sont les seules personnes, qui, lorsqu'un villageois tombe malade, viennent, et disent : «*Voilà, son nom, son vrai nom c'est tel*». A partir de ça, il va faire ses recherches pour trouver le produit qui va soigner la personne.

Même lorsqu'il s'agit d'une maladie comme la hernie, il faut consulter le village, et s'il faut traiter cette personne, il faut l'entourer. Parfois, des gens font 550 km pour accompagner un malade. Quand le médecin est en train de soigner, ils procèdent à des rituels en coulisse.

La femme d'une manière générale dans la société *bango* représente la puissance. On attribue à la femme puissance et force. Ainsi un garçon peut se permettre de sermonner son père mais pas sa mère, parce que si la maman le maudit c'est très grave. Un proverbe dit : «*la sorcellerie de la femme est plus forte que la sorcellerie de l'homme*». On peut pas se permettre de gifler une femme dans la rue.

Un chasseur ne doit pas dormir juste à côté de sa femme.

Avant l'initiation, les jeunes gens et jeunes filles sont considérés comme n'ayant pas de tête. De ce fait, au cours des rituels, ils peuvent accompagner ou toucher un certain nombre de choses ou même approcher le Totem ou la hutte abritant d'autres fétiches. Mais un homme qui a déjà des activités sexuelles n'en a pas le droit. Après la ménopause ou l'andropause, la personne va retrouver ces mêmes droits.

Lorsqu'une femme est enceinte, la recherche du nom est très importante: il faut l'identifier avant la naissance de l'enfant. Pour cela, il faut scruter les rêves ainsi que les événements de la vie quotidienne. Il faut examiner tout ce qui se passe afin de se faire une certaine idée lorsque l'enfant va naître. A partir de ces données là, on va identifier l'enfant en interprétant des signes. En effet, l'enfant qui naît est un ancêtre qui revient.

Est-ce que ce sont des jumeaux ? Des jumelles ?

On va tout décoder pour définir et donner une certaine identité intérieure et extérieure à cet enfant.

Qu'est ce qu'une certaine identité intérieure et extérieure ?

Chaque enfant bango porte un nom de sa personne intérieure (son être profond) et un autre nom que tout le monde va utiliser. Ce nom là est secret, on ne peut pas l'utiliser ni le dire à tout le monde. Souvent c'est le père et les oncles ou les proches de la famille qui en ont connaissance.

Pourquoi garder ce nom secret?

Simplement parce que celui qu'on appelle « *ndjiwassali* », celui qui fait le mal, celui qui tue, le sorcier celui qui peut rendre malade ne doit pas connaître ce nom là. S'il le connaît cela lui permet de manipuler la personne, de la rendre malade, de jouer sur son être profond.

LA CONCEPTION

A partir de quand peut-on parler de conception chez les bangos ?

A un moment donné, les vieilles femmes du village, en particulier les sages-femmes, les grands-pères, les gens qui habitent la hutte centrale remarquent qu'il se passe quelque chose: cette femme est enceinte. Ce n'est jamais la jeune femme qui va déclarer qu'elle est enceinte. A ce moment là, elles vont rapporter la nouvelle à l'assemblée des anciens. Dès lors, on commence à observer la femme dans ses faits et gestes, dans ses travaux, interpréter ses rêves. On lui pose des questions. Chaque matin une femme âgée va lui poser des questions. Tous ces détails sont consciencieusement mémorisés par les anciens.

Durant la grossesse, il y a des interdits. Par exemple, dans la forêt la femme ne peut pas voir les gorilles, les chimpanzés, les singes. Elle ne peut pas non plus manger le poisson chat. Elle ne peut pas traverser certains cours d'eau (nous sommes dans un coin où il y a beaucoup de petites rivières).

Ou encore, la femme ne doit manger que des carpes. Le mari est alors censé aller pêcher chaque matin des « *hamissats* » au delà même de la quantité que la femme peut avaler.

Pendant cette période appelée « *toula* » qui va jusqu'à la naissance, la femme reste dans la maison, elle ne travaille pas, elle met juste un pagne, elle se lave avec d'autres produits. Personne ne doit la voir, elle reste à la maison chez sa belle-mère ou chez sa maman, si la belle-mère n'est pas là. Elles sortent la nuit, ou bien pendant les « fêtes spéciales ». Elles restent là, on fait juste une petite hutte pour elle.

C'est un moment très important. D'autres choses s'y passent que je ne peux pas vous raconter parce que je n'étais pas censé aller là-bas poser des questions... Cet endroit est un interdit pour tous les hommes.

L'ACCOUCHEMENT

Au moment de la naissance, on exclut tous les hommes, même le chef du village ; seules les femmes et les sages femmes y assistent. Avant, il y a des rituels, quelques préparations. La femme reste hors du village, mais on va amener juste une chose: le « nombril » (cordon ombilical). On en prend juste une petite partie qu'on va sécher et garder dans la hutte centrale du village. Chaque enfant, fils du clan, a un morceau de « nombril » dans la maison qu'on garde précieusement.

Ainsi, on peut vérifier dans mon village si je suis vivant ou mort, à partir de ce « nombril », qu'on questionne alors par des rituels.

Les hommes sont totalement exclus de l'accouchement, ce qui leur pose de grands problèmes lorsqu'en Europe on leur demande d'y assister.

LA NAISSANCE

Les vieilles femmes qui pendant toute la grossesse se sont occupées de la mère et qui ont identifié des choses vont regarder maintenant l'enfant qui vient de naître. En fonction des ressemblances, elles vont dire: cet enfant qui vient de naître, c'est l'ancêtre d'untel qui était forgeron, ou tradipraticien, pêcheur, qui tirait du vin de palme... On va alors nommer l'enfant qui recevra encore un nom lorsqu'on l'amènera à l'initiation.

Après la naissance, on n'amène pas directement l'enfant au village. La période suivante est maintenant tout à fait révolue. A l'époque, la femme restait au moins deux ans en dehors du village. Cette période là est appelée « voilée ». Tout le village, tous les clans, toutes les personnes ramenaient quelque chose, du poisson, du bois. Elle ne devait pas travailler, ne devait rien toucher car elle venait de ramener un ancêtre dans le clan.

LE RITUEL VIRGINAL CHEZ LES DENDIS

Dr Moussa MAMAN
Ethnopsychiatre, fondateur de l'URACA

Le Mythe fondateur dendi

Les dendi ou dendi mamar Hâma sont descendants des Askiya de Gao (empire de Songhaï). Les premiers Songhaï qu'on appelait Gabi ou Gabibi vivaient dans des îles du fleuve Niger entre Gao et Tombouctou. Ils étaient agriculteurs.

Ils furent envahis par les Sorkos qui étaient des pêcheurs très mobiles sur le fleuve. Les Sorkos étaient les maîtres de l'eau. Leur pouvoir était représenté par un énorme poisson qui avait un anneau dans la gueule. Sorko et Gabi venaient adorer ce poisson du matin au soir.

Trois frères venus du Yémen (Arabie) tuèrent le poisson fétiche et recréèrent un nouveau royaume. Celui qui tua le poisson devint roi, celui qui avait fabriqué le harpon pour tuer le poisson devint le chef de la caste des forgerons, le troisième frère créa la caste des griots.

Ils organisèrent un grand empire avec deux grandes villes: Goungouia et Gao. Ali Kolen et Souleymane Narr, deux princes Songhaï capturés durant la guerre contre l'empire du Mali arrivèrent à s'échapper sous le règne de Maghan, fils de Kankan Moussa, pour arriver à Gao.

A Gao, ils déposèrent le roi, leur oncle Ali Kolen. L'aîné s'empara du pouvoir et prit le titre de Sonni. Ainsi naquit la dynastie de Si qui allait libérer le pays et l'organiser. Sonni devint Sonni Ali Ber, il prit Djenné après 7 ans, 7 mois et 7 jours de siège grâce à un blocus de 400 pirogues. Il vainquit l'empire du Mali.

Après sa mort, son fils Mohamed Touré peu dynamique se fit renverser de son trône par un général. Comme ce général n'était pas de sang royal, les femmes et les enfants se moquaient de lui en criant à son passage: « Assikia Assikia » (il ne le sera pas, il ne le sera pas (roi)). Il décida pour cela de s'auto-nommer Askia Mohamed Touré. Il était d'origine soninké avec beaucoup de vigueur et d'expérience. Sa mère s'appelait Kassey, c'était la soeur de Sonni Ali Ber (Si). Selon certains, son père s'appelait Boubacar, selon d'autres, il n'aurait pas de père et serait l'enfant naturel de Kassey.

Askia Mohamed tua son oncle Si pour asseoir définitivement son pouvoir. Askia Mohamed était l'enfant chouchouté par Sonni Ali Ber (Si) qui l'appelait familièrement « Maa Keina » (mon petit). Selon la légende, il lui aurait coupé la tête. Le petit nom « Maa Keina » est devenu Maamar.

Après cet assassinat, Maamar aurait fait un pèlerinage à la Mecque pour se confesser.

Maamar se retrouva ensuite en guerre contre les marocains. Ses guerriers Songhaï ne disposaient que de lances face aux marocains armés de fusils. Son armée décida d'attaquer les marocains avec d'immenses troupeaux de boeufs pour les écraser. Les boeufs en entendant le bruit des mousquets se sont emballés sur l'armée Songhaï en créant une panique totale dans les rangs. Les guerriers se sauvèrent de tous côtés.

Ceux qui fuirent cette guerre en suivant le cours du fleuve vers l'aval se sont appelés: les « dendi Songhaï » c'est à dire les Songhaï qui ont fui en suivant le cours du fleuve. La bataille a eu lieu à Tondibi en 1591 ce qui marqua la fin de l'empire Songhaï. Les dendis sont les descendants des Songhaï d'où le nom de dendi Songhaï puis de dendi tout court.

Les Dendi habitent maintenant le long du fleuve Niger, à l'extrême nord du Bénin.

Description du rituel virginal

Selon la légende Songhaï, à l'origine, toute fille d'origine Songhaï qui n'était pas passée par le rituel virginal le « *Gossi* » ne devait jamais avoir d'enfant dans sa vie. Si elle arrivait à tomber enceinte, l'enfant serait un être inachevé.

La préparation du rituel « *Gossi* » commence le matin.

Le « *Gounou* », maître de cérémonie, spécialiste du « *Gossi* », réunit chez lui toutes les fillettes du village devant être initiées chez lui. Le nombre n'est pas limité.

PREMIERE MISE EN COUVADE

Le soir, tous les enfants sont réunis chez le « *Gounou* » qui les conduit derrière le village dans un enclos construit à cet effet. Cet enclos s'appelle « *Sôllô* ».

Les futurs époux des filles déjà fiancées doivent apporter chacun 10 fagots de tiges de mil. Les parents des jeunes filles qui n'ont pas de fiancé doivent apporter deux fagots de tiges de mil.

Dans le « *Sôllô* » les jeunes filles sont installées en cercle sur des nattes. Chacune est accompagnée par sa tante paternelle. Pendant toute la nuit, le rituel demande que se poursuive le rythme du tam-tam. Le son de ce tam-tam spécial « *Bâtû* » attire les sorciers mangeurs d'âme qui peuvent surgir de toute part pour venir perturber les âmes innocentes des jeunes filles. Car si l'âme d'une fille est perturbée, elle risque d'avoir un enfant inachevé, proie facile pour les sorciers.

Pendant ce temps, le « *Gounou* », maître de cérémonie doit défendre ces âmes innocentes contre les sorciers envahisseurs. Il doit se débattre toute la nuit au milieu des filles en dansant, en priant, en citant des litanies, des incantations etc. Des trances peuvent survenir selon les circonstances.

La veille, on a donné à chaque fille unealebasse à moitié remplie d'eau dans laquelle on a projeté des grains de mil, le tout fermé par un éventail. Chaque fille doit avoir saalebasse placée à côté de sa tête. La « *Falanga* » (la femme maître de cérémonie), une jeune femme, veille, comme son homologue homme, le « *Gounou* », au déroulement correct de la cérémonie au cours de la nuit.

Le lendemain, on ouvre lesalebasses et le mil doit germer obligatoirement. Celle par qui le malheur arrive, c'est à dire pour laquelle le mil n'a pas germé peut être rachetée: on la fait passer à la deuxième phase de l'initiation avec les autres. Cependant, elle doit être préparée autrement: elle est lavée avec des décoctions magiques.

Mais auparavant, on procède à la purification des lieux et de l'acte même de l'initiation.

ÉTAPE DE PURIFICATION

Le maître de cérémonie doit rester éveillé toute la nuit. Le matin de bonne heure, tous les fagots de tige de mil sont entassés au nord de l'enclos « *Sôllô* ». Le matin, si tout va bien et qu'aucune fille n'est tombée malade, on entreprend un rituel de purification par le feu. Là intervient le pouvoir du forgeron qui doit brûler le tas de fagots grâce à son pouvoir magique devant toute l'assistance. Il doit mettre le feu avec un tour de main magique. Le forgeron prend une pincée de sable qu'il doit jeter sur le fagot de tiges qui doit obligatoirement s'enflammer.

On aligne tous les enfants des forgerons. Ceux-ci doivent traverser le feu à trois reprises accompagnés du forgeron maître du feu. Seuls les enfants du forgeron sont habilités à traverser le feu.

Après cette cérémonie de purification, toutes les filles sont regroupées dans un autre enclos rituel. Cet enclos est situé à l'intérieur du village contrairement au premier, qui situé derrière le village est fabriqué pour la circonstance. Le « *Sôllô* » (l'enclos) du village est le lieu de passage obligé de toutes les générations initiées par le rituel virginal. Toutes les filles qui ont déjà passé le rituel sont regroupées dans l'enclos sacré. Le lieu est préparé depuis la nuit des temps. L'espace est tracé en cercle, puis divisé par deux diamètres. C'est au centre du cercle que les filles passent les unes après les autres. Les tantes défont les cheveux de leur nièce qu'elles accompagnent, puis font une raie partant du front jusqu'à l'occiput.

DEUXIEME PHASE DE L'INITIATION

On regroupe toutes les filles en initiation dans le « *Sôllô* » sacré. Les unes après les autres rentrent dans le « *Sôllô* » qui est en cercle traversé par deux diamètres. A l'intersection de ces diamètres, le « *Gounou* » place la fille. La « *Falanga* » doit verser le lait d'une vache qui a mis bas pour la première fois, au milieu du crâne de la jeune fille. De part et d'autre, le lait doit suivre un itinéraire symétrique:

- de face, le lait doit parcourir la ligne frontale, l'arête du nez, les lèvres, le menton, le sternum, l'ombilic, la ligne pubienne en passant entre les deux grandes lèvres.
- de dos, le lait doit passer sur la ligne occipitale, tout le long de la colonne vertébrale, sur le pli interfessier pour rejoindre l'autre coulée de lait au niveau de l'organe sexuel.

En cas de déviation du lait de son itinéraire, le « *Gounou* » asperge le corps de la fille concernée rapidement pour interdire aux gens mal intentionnés de connaître le niveau exact où le lait a commencé à dévier. En effet cela pourrait entraîner une infirmité pour la jeune fille à ce niveau.

Chaque fille qui n'a pas réussi l'épreuve doit subir une cure individuelle en l'absence de tout le monde. Le « *Gounou* » et la « *Falanga* » les revoient seuls.

Le « *Gounou* » a son assistant: « *Gounou Ize* » un petit Gounou.

La « *Falanga* » a son assistante: « *Falanga Wandé* » la femme de Falanga.

On ne peut pas être « *Gounou* » sans l'avoir hérité. Pour être « *Falanga* », il faut obligatoirement être enfant de « *Sorko* » (grand pêcheur initié). La « *Falanga Wandé* » est toujours enfant de Bata Kari Izé qui était un soninké noble et griot spécialiste de Bâta, un tambour réservé aux rois et que seuls les descendants des rois doivent utiliser lors des cérémonies spéciales.

SIGNIFICATION DU RITUEL VIRGINAL

Contrairement aux idées reçues, le rituel virginal n'est pas une cérémonie de vérification de la virginité des filles. Il consiste à réveiller les deux sens originels qui sommeillent en elles.

Selon la doctrine secrète, une insondable anxiété habite les « *Waye boro* » les (c'est-à-dire une personne), le sexe féminin en général. Pour être « *boro* » (une personne), la femme qui est déjà fécondée (habitée) par les esprits de la création « *Haragaye* » doit être préparée, initiée à prendre conscience du formidable changement qui doit s'opérer en elle, en direction de ses plus intimes aspirations. La seule façon pour la femme de maîtriser l'anxiété de la création qui l'habite est de l'initier à l'union paisible avec le **TOUT** universel.

Dans le rituel, le cercle symbolise le cosmos, le tout.

Les deux traits perpendiculaires rejoignant le cercle symbolisent la spiritualité. En plaçant la future initiée au milieu du cercle, on lui permet d'émerger vers le haut, vers la perfection de son être. Cette initiation est nécessaire car elle est porteuse de l'espoir de vie.

Aussi la femme doit-elle parfaire sa fonction de procréation pour permettre à ses descendants d'acquérir dans le monde invisible le pouvoir d'être en tous lieux, en tous temps, de revenir au passé, de gérer le présent ou de prospecter le futur au service de la famille, du clan de la tribu etc.

LA MATERNITE POUR UNE FEMME SEROPOSITIVE

Mme Bernadette RWEGERA

Anthropologue

Les données épidémiologiques fournies par l'observatoire régional de santé en île de France montre que la tranche d'âge la plus touchée par le sida est celle de 20 à 39 ans. C'est l'âge où les femmes sont censées fonder un foyer, où elles ont des responsabilités familiales : c'est la période reproductive.

Ces données nous renseignent sur les conséquences sur le plan démographique et de l'infection du nouveau né, mais on ignore comment les femmes touchées par le VIH perçoivent les contraintes qui pèsent sur leur statut de mère ou encore ce que signifie avoir un enfant malade du sida.

Cet exposé va essayer de discuter ces 5 points.

- 1. Pourquoi faire des enfants pour une femme séropositive.**
- 2. Pourquoi ne pas faire des enfants pour une femme séropositive.**
- 3. Attendre un enfant pour une femme séropositive.**
- 4. La religion dans l'histoire de l'enfant de mère séropositive.**
- 5. Enfant force de vie.**

1) POURQUOI FAIRE DES ENFANTS POUR UNE FEMME SEROPOSITIVE ?

Une femme séropositive sans enfant et sans mari me dit un jour : « *Je cherche à rencontrer celui qui peut-être le père de mon enfant. Je suis une femme, il faut que j'accomplisse le devoir d'une femme, pour le moment je vais bien, je peux envisager d'avoir un enfant.* »

Pour elle, vivre pleinement pour une femme, c'est accomplir son destin de femme: «*faire des enfants* », donc « *Etre mère* ».

Les enfants sont le patrimoine de la famille élargie. La présence des enfants permet à la femme de changer son statut social et de devenir mère. Elle acquiert une certaine respectabilité. L'entourage change ses rapports avec elle et elle même change son comportement, elle devient sérieuse et responsable.

Le désir d'avoir des enfants ne peut être dissocié des fonctions pragmatiques de la production:

- La consolidation de l'alliance pour les femmes, ou la garantie d'une assistance lors de la vieillesse.
- Le prestige social attaché au statut de père ou de mère. L'ensemble de réseaux qui sont établis et consolidés à travers l'enfant.
- Le souci de la descendance, pouvoir laisser des racines.

Comme l'exemple d'une femme séropositive mariée qui a perdu son premier enfant par le VIH et qui décide de faire une deuxième tentative car on ne peut pas partir comme ça sans laisser quelque chose derrière, « *sans laisser des racines* ». L'enfant assure la continuité d'une lignée.

2) POURQUOI NE PAS FAIRE DES ENFANTS POUR UNE FEMME SEROPOSITIVE ?

Une femme séropositive se dit souvent qu'elle a du « *sang sale* » et met en cause ses capacités de devenir mère. La stérilité imposée par la séropositivité est difficilement acceptable. C'est pourquoi certaines femmes avortent et recommencent une nouvelle grossesse.

En effet quand le médecin annonce la séropositivité, il recommande à la femme de ne pas faire d'enfant et de plus elles ont peur de souffrir, d'apprendre que leur enfant est séropositif ou le voir mourir doucement ou encore mourir et le laisser seul abandonner à lui-même. Le risque que l'enfant naît malade ne suffit pas ou du moins n'est pas déterminante pour ne pas faire des enfants, mais les conditions pour qu'on puisse s'en occuper ne sont pas garanties.

Une femme a dit : « *j'aimerais porter un enfant mais je porte le virus* ». Dans ce cas précis, la femme juge qu'il y a incompatibilité entre le virus et l'enfant. Celui-ci ne peut pas naître pour mourir. Il naît pour défier la mort et permettre aux parents de vivre à travers lui et vivre ce qu'ils n'ont pas vécu.

Je ne saurais ignorer le fait qu'un des arguments utilisés par les médecins pour justifier l'avortement consiste justement dans le prestige rattaché à cet enfant.

3) ATTENDRE UN ENFANT POUR UNE FEMME SEROPOSITIVE :

La plupart des femmes apprennent leur séropositivité en cours de grossesse et celle-ci est menée sous la menace, le stress et la peur du sida et la femme ne peut s'empêcher de se demander à quoi va ressembler cet enfant.

Il faut différencier la grossesse qui permet à la femme de savoir qu'elle est séropositive et celle que la femme décide se sachant déjà séropositive. Dans le premier cas la femme vit beaucoup d'inquiétude car elle peut contaminer l'enfant, elle s' imagine déjà son enfant malade et maigre. Dans le deuxième cas la femme vit sa grossesse normalement.

Extrait d'un témoignage d'une femme: « *Je voulais tellement cet enfant parce que j'en ai perdu deux; j'étais un peu hypocrite, je pensais à l'enfant que je voulais avoir, mais ne pensais pas au fait que je pouvais le contaminer. J'étais contente et malheureuse en même temps d'être enceinte. Contente d'avoir un enfant, car si un jour je pars, cet enfant restera. Je laisserai mes racines.*

Malheureuse parce que j'avais peur d'être malade et partir comme ça et peur de le laisser et peur de le contaminer ».

« *La grossesse change tout, tu oublies tout. Une femme séropositive enceinte se sent comme tout le monde, comme les autres femmes qui sont séronégatives et elle mène une vie heureuse. J'avais tellement peur que je me demandais comment serais cet enfant. La grossesse n'était pas difficile... J'ai accouché normalement comme les autres moments ».*

4) LA RELIGION DANS L'HISTOIRE DE L'ENFANT NE DE MERE SEROPOSITIVE :

L'inquiétude de contaminer l'enfant pousse les femmes à chercher les forces dans les registres du surnaturel : « *On m'a dit que j'étais séropositive, que je devais avorter, j'ai dit non je vais voir la puissance de Dieu. Je suis croyante. C'est Dieu qui donne les enfants. S'il me donne un enfant malade, je le loue et je le remercie ».*

D'autres femmes disent « *Je faisais plus confiance à moi même. Je demandais la force à Dieu c'est toi qui m'as mise au monde, pourquoi ne pas avoir d'enfant qui ne soit pas contaminé ».*

Certaines femmes pensaient qu'avorter est un crime. C'est commettre un meurtre. « *Je suis chrétienne, je ne peux pas tuer quelqu'un, c'est déjà une personne. Seul dieu a le droit d'ôter la vie à quelqu'un. »*

La religion occupe une place importante dans la vie des malades. Elle redonne l'espoir avec ce dieu tout puissant qui guérit les malades.

5) L'ENFANT FORCE DE VIE :

L'enfant change la vie de la femme non seulement au niveau social mais aussi au niveau individuel, et, ceci va de soit au niveau sentimental.

Dans le cas précis de Lydie qui a perdu son fils aîné et son mari explique qu'elle est tellement occupée qu'elle oublie complètement qu'elle est malade. Elle s'en souvient quant elle va à l'hôpital ou quand elle voit d'autres malades. Elle raconte qu'avant, elle allait sur la tombe de son fils et elle pleurait et avait de la peine.

Maintenant elle y va, elle ne pleure plus. A la tombe de son mari elle lui raconte ce que font ses filles. Elles constituent le principal activité de ses journées. Elle continue en disant qu'elle avait dit à son mari, après la mort de son fils, que s'il parte avant elle, elle se suiciderait ; elle n'allait pas supporter de rester seule.

La présence de ses filles a changé sa vie. Lorsqu'on a des enfants, on se bat contre la maladie. Mais quand on est seule, on passe ses journées à penser. Quand elle va au cimetière elle voit son fils et son mari et elle dit que si elle a réussi à surmonter tous ça, c'est à cause de ses filles. Elles ont changé sa vie et l'ont transformée.

Une femme explique: « *Quand tu tiens un bébé dans les bras, tu te sens heureuse, tu oublies que tu es malade* ».

CONCLUSION

Je peux conclure en disant que l'expérience et le développement du sida chez la femme n'affectent aucunement son désir d'avoir des enfants. Il semble plutôt qu'il accentue par soucis de laisser des racines au travers de son enfant ou encore, accomplir son devoir et affirmer son identité de femme.

Donc si les femmes séropositives choisissent la maternité, les raisons qui les poussent se situent hors de la logique médicale et du registre de la peur.

ETRE SAGE-FEMME A LA GOUTTE D'OR

Mme Ghislaine KALMANN
Sage-femme de PMI

Je suis ici depuis trois ans, je fais parfois, pour remplacer une collègue, du suivi à domicile de patientes enceintes suivies à l'hôpital Lariboisière. Mais l'essentiel de mon activité, c'est tout de même une activité d'information, le contact avec les familles du quartier, dans les associations et d'autres structures, autour des problèmes liés à la grossesse et à la contraception.

Je pensais que l'hypermédicalisation du suivi de la grossesse et de l'accouchement que l'on pratique chez nous, devait être extrêmement difficile à vivre pour une femme africaine. Or, je n'en suis plus si sûre.

L'échographie par exemple, est non seulement acceptée, mais réclamée, même celle du premier trimestre, période où au village, la grossesse est en général cachée.

Ici, non seulement on doit déclarer la grossesse avant la fin du premier trimestre, mais les échographies permettent de visualiser le bébé, de voir son cœur du bébé battre. La deuxième échographie que l'on pratique entre le quatrième et le cinquième mois, appelée échographie morphologique détaille chacun des organes du bébé : on voit son cœur, on va son cerveau, son profil. Il y a des clichés d'échographie, des clichés du visage en particulier qui ressemblent à des portraits. Les femmes africaines en sont très friandes. Elles sont très curieuses de voir le bébé en elle, comme les femmes occidentales.

J'ai vu des parents occidentaux rechercher sur un cliché d'échographie des ressemblances avec l'un d'entre eux. En ce basant sur les interventions précédentes, pensez-vous que les femmes africaines pourraient chercher sur un cliché d'échographie des ressemblances avec un ancêtre ?

Au cours des rencontres que j'anime avec des femmes qui viennent aux groupes d'alphabétisation, j'ai pu constater l'intérêt qu'elles portaient à la vie intra-utérine, à la croissance fœtale, à la physiologie du placenta, à la façon dont le bébé mange, comment il respire, bref, ce qu'elles appellent «la vie du bébé dans le ventre de la mère». Et la visualisation par échographie les intéresse prodigieusement.

S'agissant de l'accouchement, on assiste à des phénomènes, me semble-t-il, plus angoissants. Ici, dans la plupart des services, seul le mari est autorisé à entrer en salle de naissance. Jamais les mères, les tantes, les sœurs, etc. Les maris africains viennent rarement en salle de naissance et les femmes se trouvent seules avec l'équipe obstétricale, perfusées, monitorées, bref, hypermédicalisées.

Cette situation est certainement source d'angoisse, mais ce qui, me semble-t-il angoisse le plus les femmes africaines, c'est la perspective de la césarienne. C'est pourquoi je m'attache à dédramatiser la césarienne, à expliquer les indications, à faire comprendre ce qu'est une césarienne de sauvetage fœtal.

J'explique à quoi sert le monitoring, comment cet appareil permet d'évaluer l'état d'un gamin au cours du travail et de savoir s'il faut l'extraire s'il ne va pas bien. Car il ne suffit pas qu'un enfant naisse vivant, il doit aussi naître en bon état.

La plupart des femmes africaines que j'ai rencontrées dans les groupes savaient vaguement ce qu'était le monitoring, mais elles n'avaient pas compris le lien entre cette surveillance et une éventuelle décision de césarienne.

S'agissant de la péridurale j'ai constaté que la plupart du temps, cela se passait très bien chez les femmes africaines, mieux que chez certaines femmes occidentales qui craignent de se faire « voler » les sensations de leur accouchement, de ne pas « accoucher vraiment ». Dans les groupes nous ne parlons pas seulement de la grossesse, mais aussi de la physiologie des organes génitaux et de la contraception. Comme il s'agit de femmes encore peu alphabétisées, j'ai ma façon à moi très imagée d'expliquer le fonctionnement de l'hypophyse, des ovaires, le mode d'action de la pilule qui permet de tromper l'hypophyse en lui faisant croire que les ovaires travaillent alors qu'ils se reposent.

Un jour, alors que j'expliquais qu'on pouvait prendre la pilule même si l'on n'avait pas eu d'enfant, une femme m'a regardé avec des yeux noués et m'a demandé : « pour quoi faire ? » Elle avait l'air de dire : on prend la pilule pour espacer les naissances, mais commencer par là, quelle drôle d'idée ! ». Par contre, j'ai eu l'impression que toutes les femmes que j'ai rencontrées souhaitaient espacer les naissances de leurs enfants. A Paris, les logements sont très petits, l'espace manque alors qu'au village il ne manque pas. C'est une des raisons qui les amène à réfléchir à l'espacement des naissances. Il ne suffit pas de mettre des enfants au monde, encore faut-il leur assurer des conditions de vie décentes. Finalement, leur façon d'envisager cette question, ressemble de plus en plus à celle des femmes occidentales.

Mon travail, bien sûr, ce n'est pas de dire à ces femmes : « vous devez, vous ne devez pas prendre une contraception ». Ce n'est pas moi qui décide. Mon travail est d'informer et de dire voilà, telle méthode existe, ça fonctionne comme ça, a vous de décider. Alors quand une femme vient me voir avec une demande très claire de contraception, pour moi, il n'y a pas de problème. Mais l'obstacle auquel je me suis heurtée est tout autre. C'est la femme qui me dit : « je veux une contraception, j'ai accouché il y a deux mois, je n'en peux plus, je veux mais mon mari ne veut pas ».

Donc il y a la nécessité d'un travail en direction des hommes, vaste programme...

DISCUSSION

Moussa MAMAN :

Vous avez dit que les femmes africaines ont envie de voir l'échographie, est-ce qu'elles ont envie de savoir parce qu'elles sont femmes ou parce qu'elles sont curieuses ?

Il n'y a rien de curieux dans ce que vous venez de dire. Parce qu'en Afrique la femme parle de sa maternité, elle parle de sa grossesse, mais il y a un cadre pour parler de sa grossesse. Alors peut-être que de manière inconsciente, ce cadre a été restitué aux femmes pour qu'elles puissent parler de leur maternité. Vous comprenez que vous ne pouvez pas demander par exemple comme ici à une femme : « Vous êtes enceinte ? De combien de mois ? » Cela ne se fait pas en Afrique. Par contre dans un cadre très bien déterminé, on discute de la grossesse.

Cyprien MABE :

En Afrique, au Sénégal par exemple, quand l'enfant vient au monde il y a l'inconnu et ici, on peut le visualiser avant. C'est extraordinaire. On anticipe avant que la chose arrive. Voir l'image de quelqu'un qui est vivant, on dit que c'est son esprit.

Agnès GIANNOTTI :

Moi je n'ai pas voulu connaître le sexe de l'enfant, mais ce n'était pas pour le mystère, c'était pour ne pas lui faire porter dès avant la naissance, le poids trop lourd de mes fantasmes maternels. Je pense qu'il ne faut pas trop anticiper et lui faire porter une charge avant même qu'il ne soit là.

Moussa MAMAN :

Pour le problème de la césarienne chez les africaines, je pense que maintenant, ça commence à se résoudre. Vous avez parlé de 7 % à l'hôpital Robert Debré ?

Ghislaine KHALMANN :

Moins de 7 %

Moussa MAMAN :

A un moment donné, je me rappelle dans les années 84-86, les gens nous parlaient pendant une heure, dans les hôpitaux et les maternités.

Ca aussi, ça revoit à l'image de la douleur vécue ici en Europe par rapport à l'image de la douleur vécue en Afrique.

En Afrique, même les médecins, les gynécologues ne font pas systématiquement une césarienne. On dit que l'accouchement n'est pas douloureux parce que la femme est tellement occupée à voir son enfant qu'elle oublie les douleurs et y travaille. Ici très souvent, dès l'instant qu'on exprime de la douleur, un sentiment de malaise, les gens sont toujours paniqués. Alors qu'en Afrique quand on commence à manifester sa douleur, on dit « arrêtes, tu es grande ». Ici on prend pour argent comptant la manifestation de la douleur.

Monique MAILLET :

Moi, ça me gêne qu'on parle des femmes africaines globalement parce que, je travaille à l'hôpital Lariboisière en maternité depuis 22 ans. Je suis sage femme. On a l'impression qu'il y a deux groupes de femmes :

- Les femmes sahéliennes, d'Afrique de l'Ouest. Elles ont toutes par rapport à la maternité un comportement égal.
- Les femmes d'Afrique centrale. A partir de la Côte d'Ivoire et jusqu'au sud de l'Afrique.

Toutes les femmes sahéliennes, les mauritaniennes, les sénégalaises, les maliennes, les guinéennes ont des approches différentes de leur maternité, et de la douleur. La plupart de ces femmes sont des broussardes, des femmes analphabètes. Alors que les femmes de l'Afrique plus centrale sont beaucoup plus alphabétisées. Donc on a affaire à deux groupes de femmes complètement différents dans les rapports qu'on peut avoir avec elles de la consultation jusqu'à la contraception, en passant par la salle d'accouchement.

Par exemple, les problèmes de césarienne ne concernent à l'hôpital Lariboisière où on reçoit jusqu'à 70% d'immigrés, que les femmes soninkés et bambaras. Principalement ces femmes là.

Les grands drames qu'on a vu se déployer dans la maternité, concernaient uniquement ces femmes là. Il y a eu un temps où on n'avait pas encore assez réfléchi sur notre façon de fonctionner, et je pense que la césarienne est le reflet des limites de la technique.

C'est pour ça qu'il faut à mon avis, et pour toutes les femmes d'ailleurs, savoir que la technique a ses limites et qu'elle entraîne d'autres choses.

On n'avait pas réfléchi à ça.

A Lariboisière, pendant des années, c'est un marabout du quartier qui nous servait d'interprète. On l'appelait à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Nous l'avions connu lors des accouchements de ses femmes, et, visiblement, dans le quartier avait un rôle important auprès de ses compatriotes.

Il écoutait ce qu'on lui disait par rapport à notre décision de césarienne, et après, il traduisait à la femme et au couple ce qui lui semblait intéressant de traduire, ce que lui aussi trouvait intéressant dans sa propre conviction à lui. C'est à dire que quand il n'était pas convaincu de ce qu'on lui racontait, on n'avait pas moyen de contrôler.

Il y avait des négociations de césarienne qui ont duré 24 heures. J'ai attendu moi même toute une nuit, pour mon propre cas, une fausse couche spontanée : je saignait la rage, il y avait une femme africaine qui devait être césarisée. J'ai attendu toute la nuit, c'était elle ou moi d'abord au bloc. C'est comme ça que nous avons fonctionné pendant des années.

C'est vrai que les sage femme de Lariboisière ont fait beaucoup d'efforts personnels pour approcher depuis la consultation, tout ce qui pouvait arriver en prévenant, mais en sachant qu'en Afrique de l'Ouest par exemple, on n'anticipe jamais. On ne veut pas savoir ce qui va se passer demain. Aujourd'hui tu es enceinte, tout va bien. Eh bien, le seul fait de dire le mot opération, jusqu'aujourd'hui, on n'anticipe pas.

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

J'ai dit : « ne dites jamais à une femme qu'elle risque d'avoir une césarienne ». Parce que, le seul fait de le dire, dans sa tête, elle a intégré que vous avez déjà pensé que vous ne passerez que par là.

Ca, ça a été dur d'expliquer ça en brousse parce qu'on ne comprend pas. Il ne faut pas se tromper dans la conversation, d'où l'importance de connaître la culture de chacun.

On peut dire à une femme zaïroise, votre enfant est en dessous de ce qu'on peut imaginer comme grosseur. Je ne prends pas cet exemple par hasard, c'est souvent le cas ; on vous laissera peut-être quelques chances de rentrer en travail, mais il y a plein de chances que vous ayez une césarienne. Elles peuvent l'entendre.

Mais si tu dis la même chose à une femme soninké, elle n'entendra rien du tout. Elle entend seulement césarienne.

En fait c'est un conditionnement. Je crois qu'on fonctionne tous comme ça. On n'a pas toujours la connaissance de la culture exacte des gens, et on ne peut pas remplacer la famille.

Les femmes sont tellement seules. Si elles ont un mari ou une sœur, ça tombe bien. Il y a peu de femmes qui ont leur mère auprès d'elles pour aider au passage. Alors qu'en Afrique, toute la grossesse se passe dans la concession, avec toutes les autres femmes qui s'occupent de toi, qui t'expliquent tout au fur et à mesure, en plus de la matrone, ce qui va se passer et te rassurer en disant que les choses vont être normales.

Je suis intimement convaincue que l'angoisse crée la pathologie.

Moussa MAMAN :

Dans ma région, il y a une maternité, mais il y a à peine 10% à 15% des femmes qui vont accoucher là bas. Elles n'y vont pas, elles refusent. Parce que justement l'accueil qu'on peut trouver dans toutes les concessions, elles ne le trouvent pas à la maternité. Donc elles n'y vont pas. Hélas les sages femmes sont des jeunes filles de 25-30 ans. Une femme de 38 ans, qui a déjà accouché plusieurs fois, et qui se retrouve devant une fille qui n'a jamais accouché, n'acceptera jamais de se faire accoucher par cette jeune fille.

Cette image là aussi est vraie et d'autre part il y a également quelque chose que je voudrais évoquer : c'est la symbolique de la césarienne dans ma culture. La césarienne, c'est ouvrir le ventre de la femme, c'est déchirer l'utérus qui est par excellence le milieu le plus sacré.

Cet espace sacré qu'il faut aller violer.

C'est très difficile, très peut évident que les parents acceptent la césarienne.

S'il y a une césarienne, c'est que vraiment il y a quelque chose de transgressé, il y a une faute qu'on a commise. Les soninkés, les bambaras qui n'ont pas fait l'école des blancs, mais qui ont fait l'école africaine, ont appris ça. C'est pourquoi, ces femmes ne supportent pas qu'on leur face la césarienne sans explication qui les satisfasse, sans donner un sens à la césarienne.

Vous avez évoqué également l'Afrique. C'est une erreur de dire l'Afrique.

Même en Afrique, les femmes n'ont pas les mêmes réactions à l'accouchement.

Je vais prendre l'exemple du Bénin, du vécu et de l'expression de la douleur. Dans le sud du pays, quand la femme accouche, on fait venir son mari. Celui-ci vient à côté et sa femme qui crie, le dispute et lui donne des coups de poings, pour lui dire « c'est toi qui m'as amené ça, c'est de ta faute ». Ce n'est pas la même chose pour tout le monde.

Monique MAILLET :

C'est vrai que la médecine est aussi un pouvoir très fort.

L'hôpital est un lieu de pouvoir. Quand on donne ce pouvoir, les gens se l'accordent parce qu'ils pensent qu'ils savent tout. C'est très médecin ça.

Je sais, donc je peux, et vous, vous subissez.

Quand on explique aux gens avec des dessins le fœtus, le cordon ombilical, le placenta, dans le cadre d'une pathologie existante, mais où il ne se passe rien, où les femmes ne sentent rien, ce n'est pas facile. C'est très compliqué d'expliquer qu'on doit faire une césarienne avant d'être en travail parce qu'il y a une souffrance potentielle d'un enfant avec un handicap potentiel. Mais souvent les gens répondent (surtout en Afrique sahélienne), «mais c'est la volonté de Dieu ». Ça quand même, il faut le prendre dans la figure.

Mamadou DIARRA :

Je vous rapporte les propos de Mme Kanté qui est une femme soninké. Elle dit qu'en Afrique, les femmes accouchent là-bas, elles ne meurent jamais au cours de l'accouchement et l'enfant non plus. Mais, comment se fait-il que des femmes qui ont déjà eu des enfants là-bas, en accouchant ici subissent la césarienne ? Elle ne comprend pas. Elle demande s'il n'y aurait pas d'autres possibilités de faire accoucher la femme sans passer par la césarienne ?

Monique MAILLET :

Je peux répondre à Mme Kanté parce que j'ai aussi pratiqué des accouchements en Afrique et principalement au Mali entre Kayes et les routes du Sahel. Ça me donne la possibilité de lui répondre : le poids de naissance des enfants en Afrique est à peu près de 2300 g. Il s'agit de femmes nées en Afrique et mettant des enfants au monde en Afrique. Mais si on prend Mme Kanté qui a grandi en Afrique, quand elle va venir en France et être enceinte, elle va manger différemment. Elle va manger des choses qui font que son enfant, quand il va naître, ne pèsera pas 2 300 g mais entre 2 800 et 3 100g. Elles ont un bassin qui est en rapport avec leur alimentation.

Quand on examine le passage des dames africaines dans les maternités françaises, les repères sont très différents.

Un autre facteur est déterminant : c'est la peur des équipes qui travaillent en France, et qui n'ont pas compris qu'en Afrique tout est basé sur le rapport de confiance entre un soignant et un soigné et que, tout ce qui arrive à l'homme est la volonté d'un être supérieur.

On n'a jamais vu de famille africaine porter plainte contre des médecins.

Alors qu'en France ce sont des choses qui sont très à la mode, et les médecins ont très peur que les gens portent plainte contre eux au cas où il y a un enfant qui meurt.

Je me souviens d'une maman qui refusait à tout prix une césarienne, et on ne peut pas opérer quelqu'un contre sa volonté. Elle avait des jumeaux, ils sont morts.

On m'a dit : « *Monique elle va porter plainte* »

Je leur ai dit qu'elle ne va jamais porter plainte. Mais si vous l'aviez opérée, là, elle aurait porté plainte.

Moussa MAMAN :

Il y a la relation soignant/soigné qui est une relation de confiance en Afrique, qui existait en France, qui existe encore. Les gens qui portent plainte c'est pour l'argent.

Monique MAILLET :

Ce que je voulais dire, si elle a accouché d'un enfant plus gros en Afrique et qu'elle a été césarisée quand même en France, c'est seulement parce qu'il n'y avait pas de rapport de confiance. Il y a une barrière de langue. Au lieu d'avoir d'éventuels problèmes médico-légaux, ils déplacent le problème.

On a vu aussi des femmes qui sont arrivées avec des enfants morts, mais qui ont été obligées d'être césarisées.

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

Conférence : les femmes africaines en salle de travail

LE PLACENTA ET LES FEES

Mme Martine BAUPLET

Sage femme au Pôle Santé Goutte d'Or

Naïvement, je suis allée à une réunion un soir, à URACA. J'ai dit peu de choses mais j'ai placé trois mots sur le placenta et voilà... Je me retrouve ici, ce soir, pour vous parler ou plutôt tenter de vous parler du «placenta et les fées ».

Le placenta ou délivrance joue un rôle essentiel dans beaucoup de cultures et sous tous les horizons. Ma première interrogation à son sujet fut, quand au Mali, comme sage-femme où je travaillais, l'on m'a dit : « surtout ne jette pas le placenta ».

Le placenta ou jumeau comme on l'appelait, était honoré, on prenait soin de cet **arrière-faix** qui à mes yeux, jusqu'à ce jour n'avait aucune autre valeur que d'être essentiel pour le fœtus. Tout à coup il s'anoblit, élevé au rang de jumeau, et traité avec déférence, vénération. Il était regardé, non pas comme ici, pour vérifier que rien n'y manquait, qu'il était bien complet, mais regardé comme l'on peut écouter attentivement. Pourquoi ? Je n'ai pas eu de réponse. Peut-être le savez-vous ? Puis il était enterré dans un lieu précis et d'une certaine façon, face placenta contre terre ou face fœtale, selon qu'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille. Puis l'on rajoutait une ou deux graines également selon le sexe.

Ce fut le début d'une interrogation, d'un intérêt. Mais à ce sujet vous en savez sans doute plus que moi et j'ai envie, si vous en avez le désir, de vous écouter. Nous oublions souvent, nous, les occidentaux, nos anciennes coutumes ou habitudes.

ALORS PARLONS UN PEU D'HISTOIRE

En France, jusqu'au XIXe siècle, le placenta est regardé comme «*l'autre* » de l'enfant, comme son double. Il était aussi la souche, le symbole de la fécondité transmissible : Il était respecté, il «existait ».

Le placenta est ce qui vient après, l'arrière-faix. Jusqu'au début du XIXe siècle on l'appelait la «*secondine* ». Mais tout le monde sait que la mère ne court plus de danger uniquement quand le placenta est expulsé, il est devenu : le délivre, la délivrance.

Pendant la gestation, il est nourrice de l'enfant, une sorte de compagnon de captivité. Il a aussi un rôle protecteur «confort matériel du fœtus », il contribuait à rendre acceptable cette prison au fœtus, c'est-à-dire le siège de l'enfant.

Levain pendant la grossesse, le placenta conserve après l'expulsion sa qualité de souche de morceau fertile : Il assurait la permanence du cycle biologique. Il incarne la continuité de l'espèce. Très longtemps, il a gardé le nom de «gâteau ». Après la naissance on ne le considère jamais totalement séparé de l'enfant au plan symbolique.

QUE DEVIENT LE PLACENTA ?

On ne peut négliger le placenta, il y va du devenir de l'enfant. Dans la majorité des cas, il est enterré par le père immédiatement après la naissance. L'important est de le laisser en paix.

Je suis issue d'une famille de la Sarthe et, dans un livre consacré à la société rurale, j'ai pu découvrir que jusque dans les années 1960, la naissance a lieu au domicile de la famille. La femme qui aide les naissances a aussi pour devoir de laisser faire la nature. Le père n'a pas le droit d'assister à l'accouchement. C'est bien-sûr une histoire de femmes. Il lui reviendra, par contre, la tâche d'enterrer le placenta dans le jardin au pied d'un rosier, assurant ainsi une sorte de continuité du cycle naturel et même surnaturel, rosier blanc ou rosier rose pour chasteté.

La délivrance, a contrario, peut être jetée sur le fumier ou donnée à manger aux chiens. Il peut aussi être réduit en poudre et utilisé alors dans la pharmacopée locale.

Mais il pouvait également être utilisé frais dans le cas de problèmes de peau, gerçures... Mais on attendait surtout du placenta qu'il favorise la lactation. Son pouvoir fertilisant était plus important que son action thérapeutique. On a toujours considéré le placenta comme susceptible de favoriser l'acte procréateur.

L'habitude de consommer le placenta était autrefois très répandu. Ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que les médecins et les hommes d'église seront de plus en plus choqués par cette coutume. A cette époque, on se pose la question de l'attitude d'Adam et Eve face au cordon et au placenta (Caïn).

Plus près de nous, lors de mes études de sage-femme, les services de gérontologie venaient à la maternité chercher des placentas frais pour les appliquer sur des escarres.

Il y a une dizaine d'années, dans un hôpital parisien, un couple a récupéré le placenta et l'a confié à un laboratoire afin qu'il réalise un traitement homéopathique destiné à la mère et à l'enfant pour favoriser leur vigueur et l'allaitement.

Au XVIIIe siècle, si le placenta tardait à venir, rien ne valait une potion à base de poudre de cordon ombilical ou d'arrière-faix humain versé dans un verre d'eau, ingurgité par la patiente. Rien n'empêchait la matrone de faire éternuer sa patiente avec du poivre à défaut de piment.

Les temps ont peu changé.

AUTRES CROYANCES SUR LE PLACENTA ET LE CORDON

En 1982, dans un département du Nord-Pas-de-Calais, je faisais un remplacement d'une seule garde. Lors d'une mise au monde, la femme ne cessait de répéter de façon suppliante et paniquée «vous ne m'en laisserez pas trop, dites, vous ne m'en laisserez pas trop ». Devant mon air étonné et interrogateur, l'aide-soignante me prit à part et m'expliqua que c'était une femme de la campagne, et qu'elle croyait encore que selon que le cordon

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

serait coupé au plus près du placenta ou plus loin, sa progéniture serait mâle ou femelle. En fait, elle ne voulait plus d'enfant et je coupai le cordon selon sa volonté.

Au cours de mes recherches, j'ai appris que le cordon ombilical a souvent été considéré comme un bon indicateur de fertilité future du couple. Par exemple, on comptait ses nodosités avec attention:

- tant de nœuds = tant d'enfants
- pas de nœud = plus d'enfant
- grande distance entre les nœuds = naissances très espacées et vice versa
- nœud rouge ou nœud noir = enfant mâle ou femelle

On attache également beaucoup d'importance à la vétille desséchée qui, au bout de quelques jours, tombe avec la ligature. Le cordon est conservé et servira de porte-bonheur.

LES FEES

Pourquoi parler des fées ?

Ilithyie, déesse grecque de l'enfant, fille de Zeus, avait tous les pouvoirs. Elle aidait les femmes en couches mais était aussi capable d'empêcher la délivrance de telle ou telle femme en couches.

Chez les romains, Junon est la déesse des femmes et du mariage. Elle est assimilée à Ilithyie, déesse qui préside aux enfantements et qui porte le nom de Lucina. Junon avait également des liens étroits avec la lune. Est-ce pour cette raison que la lune est tant de fois invoquée quand il s'agit de divination du sexe de l'enfant :

- lune montante = naissance d'un garçon
- lune descendante = naissance d'une fille.

La lune qui change dans les jours qui suivent, alors l'enfant suivant sera de sexe opposé au nouveau-né.

Etres imaginaires de forme féminine auxquels la légende attribue un pouvoir surnaturel et une influence sur la destinée des humains. « Avoir des doigts de fée, travailler comme une fée, être une fée du logis... » Ces femmes qu'on appelle matrones, sages-femmes, auraient-elles un pouvoir si puissant qu'elles puissent être comparées à des fées ? La matrone est une passeuse, celle qui fait passer un individu du monde des ténèbres au monde des lumières. Elle semble ainsi détenir un pouvoir immense de commerce avec des forces occultes. La parturiente s'en remet entièrement à elle : C'est la matrone qui SAIT. Elle a tous les pouvoirs.

Alors qu'une femme se voit prêter durant certaines périodes, et notamment celles des règles, une influence sur ce qui l'entoure, pendant la grossesse c'est l'entourage qui l'influence.

En fait, seule la femme âgée devient une femme neutre qui ne peut plus avoir d'influence néfaste sur les choses et les êtres et qui ne peut plus être influencée par elles.

Lors du mariage, la noce, la mariée recevait symboliquement les signes de ses fonctions reproductrices et ménagères :

- ❖ pour la fonction reproductrice, le « gros colis » arrive au milieu du repas. Il contient beaucoup de papier, et 3 ou 4 baigneurs.
- ❖ pour la fonction ménagère, un balais est parfois mis au travers d'une porte que la mariée doit franchir.

Tout cela signifiait lors de la noce, le passage entre la mère et la fille, et entre l'aînée et la cadette (la cadette ne pouvant pas se marier avant l'aînée).

Revenons à nos matrones. Ces vieilles femmes n'avaient pas qu'à s'occuper des naissances. Elles étaient aussi chargées de laver et d'habiller les morts, autre moment clé de la vie. Elles étaient donc bien au cœur du renouvellement des générations, aux deux bouts de la chaîne qui ne s'interrompt jamais. Même l'église, sans vouloir vous choquer, les autorisait à ondoyer les nouveaux mort-nés. Elles avaient un tel pouvoir que plutôt que fées, elles furent souvent appelées sorcières et traitées comme telles. Ainsi la matrone se devait donc d'être une femme âgée réputée pour sa sagesse et ses connaissances.

Qu'en est-il aujourd'hui des fées dans ce monde où la naissance n'est bien plus souvent qu'une histoire de techniques où les femmes sont dépossédées de leurs grossesses, leurs accouchements, à quelques exceptions près, et que dire du placenta, nié de façon totale, absolue ?

Mesdames, vous pouvez toujours, je crois, réclamer votre placenta. Il vous appartient. Je sais que dans ces contextes il est difficile d'ouvrir la bouche pour demander quoique ce soit mais... OSEZ!

J'aimerais maintenant vous laisser la parole et en particulier à ma collègue qui va parler de la césarienne. Sur ces quelques mots : « ***un enfant né par césarienne n'est pas né, il n'est pas tombé au monde.*** »

LE PLACENTA CHEZ LES SOUSOU DE GUINNEE

Mme Estéphanie DIAKITE

Animatrice à URACA

A la sortie du placenta, les vieilles dames le recueillent dans un seau en plastique. Il doit être bien protégé, à l'abri des mouches et des insectes.

Après, on le met dans un sac plastique et on l'enterre dans un endroit humide (au bord d'une rivière, ou sous un arbre). La vie de l'enfant, et son avenir dépend du placenta. Il est considéré comme le frère de l'enfant qui vient de naître.

On l'enterre dans un endroit humide pour prévenir les souffrances du futur adulte. La vie est dure, on rencontre pas mal de difficultés ; mais quelque soit la souffrance de l'individu, elle sera toujours atténuée du fait que ce placenta est continuellement humidifié. C'est pourquoi on ne l'enterre pas dans un endroit sec.

Chez les Sousou, on plante même un arbre fruitier à l'endroit où le placenta a été enterré et cet arbre porte le nom de l'enfant.

LES HISTOIRES DE PLACENTA CHEZ LES KASSONKES DU MALI

Mme Sadio CISSOKO

Membre de l'URACA

Je vais vous parler de la signification du placenta chez les kassonkés.

Le placenta ou «*doro*» «*frère ou sœur*» est le jumeau de l'enfant chargé de l'accompagner et de le protéger contre les maladies, ou les malheurs.

Les matrones ou sages femmes appartiennent toujours au groupe des «*moussou khoto*» «*groupe des vieilles femmes*». Elles sont issues des lignages nobles ou «*horo*». Dans ces familles, les «*moussou khoto*» choisissent parmi les femmes ménopausées celles qui feront partie de leur groupe. Celle qui est choisie se forme en les accompagnant lors des accouchements. Quand son apprentissage est suffisant, au cours d'une cérémonie appelée «*diamassigi*», les maîtres de cérémonies ou «*lonaba*» consultent les esprits. Si leur avis est favorable, la femme fera partie du groupe des «*moussou khoto*». Elle recevra un petit couteau «*morondingo*» qui est transmis de mère en fille lorsqu'une mère passe sa charge à sa fille ou à sa petite fille. Ce petit couteau qui ne sert qu'à couper le cordon ou le placenta est fabriqué par les forgerons. Il est consacré par les «*lonabas*», et transmis à la «*moussou khoto*» au cours d'une cérémonie «*diamassigo*» ou «*grand témoignage*».

Au moment de l'accouchement, les matrones coupent le cordon « *batadioulo* » « *le fil qui attache à la mère* ». Ce cordon a deux parties :

- ❖ Le morceau qui est avec le placenta. Il sera roulé par les « *moussou khoto* », mis dans un tissu noir et rouge, puis donné au père qui le gardera. Il garantira la sécurité matérielle de l'enfant dans sa vie future.
- ❖ Le petit morceau de cordon qui reste accroché au nombril de l'enfant et qui tombe au bout de quelques jours sera brûlé avec de la poudre pour protéger la mère.

Un groupe d'hommes particulier participe également à l'accouchement : ce sont les « *malalous* ». Ils appartiennent aux mêmes familles que les « *moussou khoto* », et sont choisis et formés par elles, ils peuvent être jeunes ou plus âgés. Ils sont chargés des travaux d'hommes qui accompagnent l'accouchement.

La parturiente accouche dans la case de sa belle-mère. Dès que l'enfant est né, les « *moussou khoto* » appellent les « *malalous* » qui entourent la maison de sékos pour la cacher aux yeux de la communauté, protégeant la jeune mère que la présence de sang a rendue vulnérable à d'éventuelles attaques sorcières. L'espace délimité par les sékos est une zone interdite appelée « *koro* » ; seuls les « *moussou khoto* », les « *malalous* » et les femmes de la famille ont le droit d'y pénétrer. Les « *malalous* » creusent ensuite devant la porte de la case de la belle-mère un trou profond de deux mètres environ où les « *moussou khoto* » placeront le placenta.

Les « *malalous* » l'enterreront en prononçant des paroles sacrées, puis mettront en surface une très grosse pierre de 100 kilos que nul ne peut soulever. Cette pierre restera à sa place, sur le seuil de la maison, le temps nécessaire pour que le placenta sèche car, lorsqu'il est sec, il ne peut plus être volé. Ce laps de temps varie d'une saison à l'autre, il dure une semaine en saison sèche, mais peut aller jusqu'à un mois en saison pluvieuse.

Avant d'enterrer le placenta, la « *moussou khoto* » en prélève un petit bout qu'elle gardera jusqu'au huitième jour. Au cours de la semaine où elle est enfermée, la femme doit passer chaque jour à de multiples reprises sur le seuil de la maison en enjambant l'endroit où est enterré le placenta.

Le huitième jour, jour du baptême, on retire les sékos, on lave, on habille la jeune mère qui sortira de la case vers 10 heures du matin avec son enfant. Vers midi les cérémonies débiteront au cours desquelles la communauté viendra saluer et bénir la mère et l'enfant. C'est le jour où le nouveau-né sera nommé. On lui donnera un nom pris dans le Coran en fonction du jour de la semaine où il est né, ainsi que le nom d'une autre personne de la famille d'une génération précédente. Pour préparer le bébé à son baptême, on lui rase la tête.

La « *moussou khoto* » prend quelques-uns de ces cheveux, le reste étant gardé par la mère. La matrone donnera à un cordonnier le petit bout de placenta qu'elle avait prélevé avec les cheveux de l'enfant, et il les coudra dans un petit carré de cuir « *safé* » que l'enfant portera autour de la taille pour le protéger de l'attaque des esprits malfaisants (qui peuvent attaquer l'enfant quand il va en brousse la nuit, où quand il coupe leur route).

L'endroit où est enterré le placenta est sacré pour l'enfant. Dans sa vie d'adulte, s'il tombe malade, un guérisseur pourra lui demander un peu de terre de cet endroit. Il interrogera alors sa grand-mère ou à défaut les autres vieilles femmes de la famille pour retrouver cet endroit exact. Même à moi qui suis en France, cela peut m'arriver.

Moi même quand j'ai accouché, j'ai demandé au médecin de me donner le placenta. Il m'a demandé si j'allais le griller. Je lui ai répondu oui.

Rivka BERCOVICI :

Heureusement qu'ils ne connaissent ni la mère, ni le père et qu'ils ne sont pas capables de trafiquer des rites magiques. Est-ce vrai qu'on fait des crèmes revitalisantes à partir du placenta ?

Hortense BLE :

N'est-ce pas aussi du cannibalisme ? Est-ce que ça ne va pas dans la bouche quand on le met sur le visage ?

Tu prends le placenta, tu le manipules, tu le prépares, après tu le mets sur ton corps. La substance, c'est la chair humaine. C'est pareil que du cannibalisme.

ACCOUCHER EN AFRIQUE, ACCOUCHER EN FRANCE

Mme Marie-Rose BRITO

Membre de l'URACA

En 1973 j'ai accouché de mon premier fils à Dakar au Sénégal. Vers 2h du matin j'ai commencé à avoir des douleurs. A 6h je ne supportais plus la douleur. Ma tante s'est réveillée vers 5h 45 et m'a accompagnée à l'hôpital Dantec.

En arrivant, on m'a tout de suite montée en salle d'accouchement. Dans la salle il y avait plusieurs lits, et la seule consigne qui m'a été donnée, c'est que, lorsque j'aurais envie d'aller aux toilettes, je devais leur faire signe. De temps en temps ils me faisaient une piqûre, mais j'étais libre de mes mouvements. Je me promenais dans toute la salle. Je supporte beaucoup plus la douleur quand je me promène que quand je suis assise ou couchée. Vers 16h j'ai voulu aller aux toilettes ils m'ont empêchée d'y aller et m'ont fait monter sur la table d'accouchement. J'ai accouché à 16h 30 sans aucun problème. Je suis sortie de l'hôpital le lendemain.

Mon deuxième fils est né en 1983 à Paris 15eme.

Je suis allée à l'hôpital vers minuit et demi, parce que j'allais trop souvent aux toilettes et j'avais un peu mal. En arrivant à l'hôpital aux urgences, ils m'ont fait tout de suite coucher sur un lit et surtout je n'avais pas le droit de descendre, ni de manger. Le lendemain midi ils m'ont perfusée et amenée en salle de travail attachée si je puis dire. Je ne comprenais plus rien. J'ai commencé à avoir peur avec le bruit de la machine et les tuyaux.

A 19h un médecin m'avait dit que, si à 21h je n'avais pas encore accouché, il allait me faire une césarienne. Mon mari n'était pas d'accord. Il s'est mis à pleurer en disant que j'avais déjà eu mon premier fils en Afrique sans problème.

A 22h 30, les sages femmes étaient venues avec une grande machine et me proposaient de m'aider à avoir un accouchement moins douloureux. J'étais tellement fatiguée surtout d'être couchée, que j'avais accepté leur péridurale.

Vers 3h du matin les contractions s'étaient rapprochées, j'avais très mal. Alors tout est venu. C'était trop tard pour injecter leur produit.

Mon troisième enfant, une fille est née en 1986 à Paris 15eme également.

Cette fois ci j'avais attendu jusqu'au dernier moment pour aller à l'hôpital. Arrivée là-bas aux urgences, j'avais encore attendu dehors avant de me présenter, par peur qu'on ne m'attache comme la dernière fois. Ils m'ont tout de suite montée en salle de travail et m'ont perfusée. Dix minutes plus tard ma fille était née.

Mon quatrième enfant est né en 1988 à Paris 15eme toujours.

Dès le cinquième mois de grossesse je vivais dans l'angoisse. Le médecin m'avait dit que ma fille avait une trop grosse tête. Je lui avais demandé si l'enfant serait normale. Il m'avait répondu: « oui mais avec une grosse tête ».

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

Le jour de l'accouchement mon angoisse redoubla mais j'avais quand même attendu le dernier moment pour aller à l'hôpital. J'étais arrivée vers 8h du matin et j'avais tout de suite demandé la péridurale. Ça n'avait servi à rien puisque le liquide était passé à côté. J'ai accouché avec douleur.

Les soignants disaient tout bas : Comment se fait-il que l'enfant soit si gros, alors que c'est le quatrième enfant ? Mon accouchement s'était bien déroulé et vite, ma fille ne pesait que 3,050 kg avec beaucoup de cheveux sur la tête. J'avais demandé des explications au médecin qui était désolé de s'être trompé. La touffe de cheveux était la cause de ses inquiétudes.

ACCOUCHER EN AFRIQUE : UNE AFFAIRE DE FEMMES

Mme Hortense BLE

Membre de l'URACA

Je voudrais parler de l'accompagnement des femmes africaines en salle de travail.

En Afrique, les femmes qui accouchent sont bien entourées, elles ont leur mère, leurs sœurs leurs cousines qui s'occupent d'elles. Elles ne sont pas seules pour accoucher, elles ont tout le monde autour d'elles, on s'occupe d'elles, on leur prend la main pour les promener un peu dans la salle. On les aide à se promener pour faciliter l'accouchement. Ici les femmes entrent seules en salle de travail, non parce que l'administration hospitalière interdit une accompagnatrice, mais la famille est souvent absente dans l'immigration. Au pays, elles souffrent mais se reposent sur celles qui sont à leurs côtés.

Car l'acte d'accoucher est le moment le plus fatal à la femme, un moment entre la vie et la mort, il faut donc tout faire pour rendre cet instant si pénible, supportable.

En France, quand elles entrent en salle de travail, elles sont toutes seules, le mari n'étant pas à leur côté car, aussi bien pour les femmes africaines que pour les hommes, c'est culturellement inacceptable. En Afrique, les hommes sont exclus de cette partie de la vie de la femme. De ce fait, ils ne peuvent pas y prendre part. Ils ne rentrent jamais dans la salle de travail. Les maris n'assistent pas aux accouchements parce qu'ils ne l'ont jamais fait. Mais ils sont inquiets : certains vivent les mêmes symptômes que leurs femmes malgré l'éloignement physique.

Les femmes se retrouvent seules devant les sages-femmes. Bien souvent, les professionnels de la santé ne nous expliquent pas assez car ils supposent que nous ne comprendrons pas les termes médicaux. Les femmes sont seules, donc si les sages-femmes ne les comprennent pas, ne leur expliquent pas les tenants et les aboutissants, leur imposent des choses, elles se sentent complètement perdues. Une petite incompréhension et chacune se réfugie derrière ses valeurs culturelles. La sage femme, se sentant contrariée, ne fera aucun effort supplémentaire pour expliquer la procédure à suivre.

J'ai accouché deux fois ici, on ne m'a rien expliqué, même la péridurale, on ne m'a pas demandé si je voulais la faire. On me l'a faite directement sans explication, et sans me demander mon accord éclairé.

Les règles d'accouchement changent selon la culture, la femme restant couchée durant le travail en France. Elle n'a pas le droit de se lever pour faire n'importe quoi, de peur qu'elle ne mette la vie du bébé en péril.

Souvent les femmes sont mortes d'inquiétude après leur accouchement. Au moindre mal, elles pensent qu'on leur a transmis une maladie, qu'on leur a fait quelque chose qu'il ne fallait pas. Donc c'est très important de nous expliquer, surtout parce qu'on est seules. Il faut que les gens qui nous font accoucher soient attentifs.

Monique MAILLET :

Ce que vous êtes en train de poser comme problème est aussi valable pour les femmes africaines que pour les françaises.

Hortense BLE :

Pour nous, le fait est qu'on pense que nous ne pouvons pas comprendre. Les gens ne font donc pas l'effort de nous expliquer. Nous ne posons pas de questions parce que ce n'est pas dans notre culture.

Rivka BERCOVICI :

Les européennes obtiennent des réponses parce qu'elles posent des questions : c'est quoi le nom du produit ? Qu'est que ça va me faire ? Moi je me souviens avoir eu des réponses parce que j'avais systématiquement posé des questions. Il est clair qu'une femme africaine ne posera pas de questions. Il est clair aussi que beaucoup de femmes françaises ne savent pas non plus pourquoi on leur fait ceci ou cela et ne posent pas de questions.

Moussa MAMAN :

Il y a quand même une chose qu'il faut comprendre : les femmes africaines sont issues d'une culture de non-dit et elles ne parlent pas de leurs problèmes. On ne parle pas de sa douleur en Afrique. La douleur ne s'exprime pas. On ne dit pas : « j'ai mal ». On la vit comme une épreuve. Ici on parle de sa douleur, de ses problèmes. En Afrique, c'est les autres qui les voient et qui en parlent.

Quand vous demandez à une femme africaine de dire : « j'ai mal à l'accouchement », ça veut dire : « je nie l'accouchement de cet enfant », « je nie cet enfant qui va naître ». Ici c'est un triomphalisme, on montre le ventre, alors qu'en Afrique on le cache, on cache la grossesse. Partout en Afrique, on dit d'ailleurs que l'accouchement ne fait pas mal. La femme pense tellement à son enfant que la douleur passe. Elle ne pense même pas à sa douleur.

L'accouchement est un acte sacré. Ici, la femme accouche quand elle a besoin d'avoir un enfant qui doit devenir untel. On ne sait pas ce que deviendra un enfant. L'enfant va naître parce que c'est un acte divin. On ne sait ce qui peut advenir de l'enfant. C'est quelque chose qui appartient à Dieu, aux esprits. Ça ne m'appartient pas. Si je fais cet enfant, il deviendra ce qu'il deviendra, mais je fais l'acte divin de mettre un enfant au monde.

Une intervenante :

Les médecins ont un jargon incompréhensible. Moi, il m'est arrivé de dire au médecin : « concrètement, en français, ça veut dire quoi ? »

Hortense BLE :

Je voudrais parler d'une autre chose que j'ai remarquée. J'ai accouché dans les deux endroits, en Afrique et en France, et au contraire de l'Afrique, ici on laisse la porte ouverte quand la femme accouche. Tout le monde va et vient. Tu n'es pas maître de ton corps et tous ceux qui passent peuvent te regarder. Je trouve ça très mauvais.

Ce n'est pas parce qu'on a besoin d'accoucher qu'on abandonne son corps. Même sur la table de travail, la dignité de la femme doit être respectée. C'est mal vécu.

Monique MAILLET :

Je crois que ce sont toutes les femmes qui vivent ça.

Hortense BLE :

Je retire donc femme africaine. Il faut fermer la porte quelle que soit la femme.

Moussa MAMAN :

Le corps, le sexe de la femme, c'est un objet fermé, un lieu inviolable. C'est ce qui fait le jeu entre l'homme et la femme. L'homme fait tout pour violer cet endroit, la femme fait tout pour le cacher. En Afrique, on dit que les hommes sont d'une sexualité bestiale.

Quand la femme accouche en Afrique, seule la matrone est autorisée à participer à l'accouchement, et pas n'importe qu'elle matrone. Certaines femmes, même vieilles, n'ont pas le droit d'y participer. On les a choisies par rapport à leur âge, leur arbre généalogique et leur possibilité de comprendre ce qu'est la maternité. C'est les femmes qui choisissent celles qui doivent faire accoucher les autres. L'expérience est le critère essentiel. On ne choisit pas non plus une femme qui raconte tout ce qu'elle voit ou entend.

LES INDICATIONS DE CESARIENNE

Mme Monique MAILLET
Sage femme à l'hôpital Lariboisière

Adama DIAKITE :

Quand on est césarisée une fois, pourquoi est-ce qu'on continue à l'être aux accouchements suivants ?

Une femme a été césarisée six fois.

Ma belle-sœur a accouché sept fois sans césarienne, mais elle l'a été à son dernier accouchement. Elle a eu des jumeaux, on lui a conseillé de ne plus tomber enceinte.

Monique MAILLET :

Les blancs résumant toujours très vite. En Afrique, on parle, on dit une fois dans un sens, une fois dans un autre, une fois dans un troisième, et ils sont sûrs d'être compris. Ici en médecine, on dit une chose et il faut que tu captas ce qu'on a dit, ce qu'on a voulu dire, ce qu'on n'a pas dit, la ligne, l'interligne.

Dans les hôpitaux de l'assistance publique (je parle de là où je travaille, de ce que je connais), quand nous recevons des mamans étrangères, nous avons des interprètes: turc, arabe, d'Afrique noire et chinoise.

Quand on voit les mamans, je dis « *appelez les interprètes* ». Je vais vous dire ce qu'on me répond régulièrement: « *elle parle français* ». Mais une interprète n'est pas là pour traduire seulement des mots, mais aussi des cultures, des façons de penser. Ils me disent: « *mais Diop met du temps à traduire* ». C'est parce qu'il y a des choses qui ne sont pas faciles à dire, des choses qu'en Afrique on ne dit pas. Alors elle fait des contours et traduit du mieux possible. Les soignants tapent du pieds en disant: « *ça n'a pas à durer aussi longtemps.* »

Mais si, ça a duré si longtemps. Les gens n'acceptent pas les différences de compréhension et c'est bien pour cela que vous dites que c'est terrible, que c'est horrible.

En brousse, on a accouché une femme qui avait un utérus petit. Elle avait été césarisée ici à Paris. On l'a accouché une deuxième fois là-bas au fin fond de la case, par terre. Nous étions inquiets, mais elle avait accouché normalement.

Les décisions de césarienne ne sont pas prises par les sages-femmes, mais toujours par les médecins. Quelquefois sur des dire de sages femmes, des propositions de sages femmes éventuellement. Mais ce qui est important, et que j'espère que tout le monde a compris, c'est que les femmes ne veulent pas à tout prix être césarisées aussitôt. Elles préfèrent avoir des contractions d'abord. Elles veulent essayer d'accoucher toutes seules, normalement. Si ça n'aboutit pas, elles peuvent accepter la césarienne.

Chez la femme africaine, ne pas lui laisser le temps d'avoir trois contractions qu'elle puisse sentir, c'est insupportable. Elle ne s'en remettra pas.

Sauf si c'est impossible mathématiquement. Car qu'on soit noir, jaune ou blanc, il y a des bassins qui sont petits et quoi qu'on fasse, l'enfant ne pourra pas naître normalement. Mais pourquoi on ne peut pas laisser ces femmes entrer en travail.

Hortense BLE :

Parfois on dit aux femmes que l'enfant est placé de travers. Est-ce que c'est possible qu'un enfant soit placé de travers dans le ventre?

Monique MAILLET :

J'ai été chargée de parler de césarienne, je n'ai pas trop la technique et on me demande de parler de technique.

Donc j'ai accepté, j'y mettrais mes bémols à moi, même si mes collègues qui sont dans la salle ne seront pas d'accord.

Dans les césariennes incontournables, c'est justement la présentation de l'enfant qui est la cause, c'est à dire la présentation transversale. L'enfant est couché en travers du ventre de sa maman, en hamac, la tête à droite, les fesses en travers, les pieds à gauche. Là il n'y a rien à faire, le bébé ne pourra pas sortir. Sinon pour sortir, il faudra qu'il se plie en deux.

Je m'étais occupée de femmes africaines pour lesquelles les pourquoi de la césarienne a duré des jours, avec des dessins. Nous devons à tout prix échanger pour arriver. Pour les incontournables, la présentation du bébé est le premier facteur.

Le deuxième incontournable est par rapport au placenta. Le placenta qui nourrit le bébé, de temps en temps, peut se mettre sur la porte de sortie, on appelle ça le placenta prévia. Pour sortir, il faut que le bébé passe à travers. Et s'il passe à travers, il n'y aura plus d'irrigation donc, l'enfant ne vivra pas. Ce sont les deux choses qui ne sont pas contournables pendant la grossesse, en sachant quand même que pour les « *mal positions* » d'enfant on peut essayer de tenter de temps en temps de les mettre dans les positions verticales.

Il faut savoir qu'on tente, mais qu'on ne réussit pas toujours. Je repense à la femme dont il a été question, qui avait eu sept enfants et des jumeaux en dernier. Si ça se trouve la prochaine fois « la maison » est tellement vaste que son bébé peut peut-être se mettre dans la bonne position, sur le dos.

On peut tenter de le remettre à l'endroit. Mais il peut aussi se remettre dans l'autre sens. Donc ce que nous faisons, « méthode barbare », nous tournions les bébés, bandions les ventres des femmes pour que le bébé ne se retourne pas. Cela évitait la césarienne. Nous faisons ça au moment de l'accouchement et nous déclenchons ensuite parce que si la dame rentrait en travail avec des contractions et son bébé en position transversale, ça pouvait mal se passer.

Ainsi, nous mettions un drap pour tourner le bébé et nous bandions le ventre. C'était de la folie, les femmes ne pouvaient pas respirer. Cela évitait la césarienne. Autrement, on césarisait. Le placenta prévia et les positions transversales sont les deux seules indications incontournables de césarienne.

Nous avons tous une conception de la naissance différente parce que justement, nous n'avons pas la même conception de la mort. Pour nous les européens, quand une femme est enceinte, elle doit à tout prix accoucher d'un enfant vivant et en bonne santé. Toutes les femmes sur cette terre tombent enceintes pour ça. Pour accoucher d'un enfant vivant et d'une mère vivante, et non pas d'un enfant avec un handicap quel qu'il soit, ni d'une mère avec un vagin esquinaté. Parce que l'utérus peut avoir des malheurs sans qu'on y touche avec quoi que ce soit, sans césarienne.

La médecine occidentale n'accepte ni mortalité ni morbidité.

En Afrique on considère que, la vie, c'est aussi la mort. J'avais passé des jours à expliquer à des mères que nous n'avions pas la même façon de penser. On ne peut pas opérer quelqu'un contre sa volonté. Il y a eu des gens qui ont essayé de le faire, mais à mon avis il on fait tout faux.

Si nous n'avons pas la même finalité de la vie et de la mort, nous ne pouvons pas nous entendre. Mais nous devons trouver un terrain d'entente. Nous sommes parfois amenés à faire des césariennes pendant un travail quand le col arrête de s'ouvrir.

Normalement le col devait s'ouvrir jusqu'à dix centimètres. Mais parfois, à cinq centimètres, pour une raison qui est souvent plus de l'ordre de la tête que de la mécanique, le col arrête de s'ouvrir. Alors on attend. C'est ce qui a dû se passer dans le cas de Mme Brito sauf qu'on ne lui a pas donné toutes les explications qui allaient avec: « si à 9 h elle n'a pas accouché, on la césarisera. ». Peut être que depuis des heures tu étais à 5 cm. En occident, le col s'ouvre 1 cm par heure, et comme on t'examine toutes les heures, tu n'as pas de chance de passer à travers.

Il y a aussi des femmes à qui on déclenche l'accouchement et qui restent 16 h en « travail déclenché ». Comme je le dis souvent: « *il a un coup sur la calebasse* ». Traduction neurologique de la souffrance de l'enfant.

La dernière fois que j'étais en Afrique, la première femme qui a accouché à notre arrivé, a accouché d'un enfant mort-né. Elle avait accouché dès son entrée à la maternité. Personne n'avait d'explication. La matrone à qui nous avons demandé son avis avait répondu, je crois qu'elle avait la bonne réponse: « *ça a été beaucoup trop vite* ». C'était un premier enfant et, de la première contraction à la dernière, elle avait mis 5 h. L'enfant n'avait pas supporté.

Moussa MAMAN :

5 h, je ne sais pas ce que tu appelles 5 h en Afrique.

Monique MAILLET :

La femme se souvenait précisément de l'heure.

Moussa MAMAN :

5 h de temps de travail ?

Monique MAILLET :

Oui.

EDUCATION, REPRESENTATIONS DE LA DOULEUR ET PERIDURALE

Mme Adama DIAKITE
Membre de l'URACA

La première fois que j'avais entendu parler de péridurale c'était en 1988 à l'école. Dans le cours, la seule chose que j'avais retenue c'était qu'au 20^{ème} siècle il ne fallait pas souffrir en accouchant.

Malheureusement je n'ai pas eu la chance de grandir aux côtés de ma mère. Dans mon entourage, je n'avais personne non plus pour me conseiller. J'ai toujours suivi les instructions du médecin.

Je suis entrée dans le milieu africain quand je me suis mariée. Tout était tabou. Il y a des sujets dont il ne faut pas parler. J'avais pris l'habitude de tout dire, de ne rien cacher. Quand j'étais tombée enceinte de ma fille en 1994, c'est Monique MAILLET qui m'avait suivie à Lariboisière. Cela s'était très bien passé.

Pendant la grossesse, je n'avais pas le droit d'en parler autour de moi. Je l'avais donc vécu comme cela, sans vraiment comprendre grand chose.

Un jour on m'avait demandé de passer à l'hôpital signer quelque chose pour la péridurale. Ce que j'avais fait. Quand j'étais rentrée, et que j'en avais parlé autour de moi, on m'avait dit de ne surtout pas faire la péridurale. Parce que lorsque je rentrerais en Afrique, je ne pourrais plus porter mon seau d'eau sur la tête. J'aurais mal au dos. J'avais répondu: « *on verra* ». A l'école j'avais retenu que je ne devais absolument pas souffrir.

J'étais allée à l'hôpital quand j'avais perdu les eaux, à 5 h du matin. On m'avait mis sous monitoring. J'avais perdu les eaux mais, je n'avais pas de contraction. La sage femme m'avait dit « *de toute façon vous n'allez pas quitter l'hôpital avant d'avoir accouché. Vous resterez là.* »

J'avais commencé à avoir des contractions vers 17 h , et à 18 h elles avaient redoublé. La sage-femme m'avait fait une piqûre. J'avais essayé de savoir ce qu'on m'injectait, mais je n'avais pas eu de réponse. Elle m'avait seulement dit que c'était pour me calmer, et comme je ne voulais pas souffrir, j'avais accepté. A 3 h du matin, on m'avait descendue en salle de travail.

On s'était bien occupé de moi quand même. Vers 5 h du matin j'avais reçu la péridurale. Dès qu'on l'avait posée, j'avais vomi. J'ai demandé pourquoi, on m'a répondu: « *c'est normal, c'est la première réaction.* »

Le médecin m'a tout de même expliqué que ça n'allait pas m'empêcher d'avoir mal mais, que ça allait seulement adoucir la douleur. J'avais toujours dans ma tête qu'il ne fallait pas souffrir.

Rivka BERKOVICI :

Il ne fallait pas souffrir et ça fait 10 h qu'elle avait mal. Et l'accouchement ne fait pas mal.

Adama DIAKITE :

Je me disais qu'avec la péridurale je n'aurais pas mal. Elle n'a absolument rien fait. A 8 h 30 j'avais accouché et la sage-femme m'avait dit: « *la péridurale n'a pas marché* »

Je lui avais répondu: « *elle n'a pas marché mais j'ai accouché* ».

Je m'en rappellerai toujours. Ils avaient changé d'équipe à 7 h et j'avais même demandé au médecin de me faire la césarienne. Personne ne m'avait dit que l'accouchement était douloureux et ce n'était pas ce qu'on m'avait appris à l'école.

A 8 h moins 10 le médecin m'avait examinée et m'avait dit que si dans 10 minutes je n'accouchais pas, il me ferait une césarienne. J'étais d'accord parce qu'il fallait en finir à tout prix, je n'en pouvais plus.

J'avais accouché au bout de ces 10 minutes.

Rivka BERCOVICI :

Un bébé très malin, nous avons compris.

Adama DIAKITE :

J'ai expliqué à ma copine que la péridurale n'avait pas marché pour moi. Elle a accouché 3 mois après. Ils l'ont mis sous péridurale mais là c'est une toute autre histoire. Il a fallu appeler son mari au travail parce qu'elle ne voulait pas, et à son mari il a fallu que son patron explique ce qu'est la péridurale.

On m'a appelée pour que je lui explique qu'il ne fallait pas qu'elle soit inquiète. Elle avait en tête que si elle faisait la péridurale, elle aurait mal au dos quand elle porterait son seau d'eau en Afrique.

Elle a finalement accepté la péridurale. Et 5 mois après elle commence à avoir mal au dos. Je lui ai expliqué que c'était parce que le dos se remettait en place. Quand on est enceinte, le dos est courbé et quand il se remet en place, ça fait mal.

Elle reste convaincue que c'est la péridurale.

Rivka BERCOVICI :

Il y a des femmes françaises qui 5 ans après ressentent encore le point de la péridurale. J'en connais.

Agnès GIANNOTTI :

J'ai eu une patiente pour laquelle j'ai appelé Monique. Elle a accouché à Lariboisière, l'équipe obstétricale l'a contrainte à subir une péridurale : il lui ont enfoncé l'aiguille en la maintenant de force. Cette dame a arraché l'aiguille, il l'ont piquée de nouveau sous la contrainte physique.

Il faut quand même le savoir, ces pratiques existent, elles datent d'un an.

Adama DIAKITE :

Pourquoi est-ce-qu'on veut toujours faire la péridurale ou la césarienne ? N'y-aurait-il pas une question commerciale la dessous ?

Pour mon deuxième enfant, je n'ai pas eu la péridurale, j'ai accouché normalement. On me l'a proposée au moment où on déclenchait l'accouchement. J'avais répondu non parce que je n'avais pas mal à ce moment là et j'ai accouché sans péridurale.

Monique MAILLET :

C'est quoi « avoir mal » ? C'est quoi pour chacune d'entre nous « avoir mal » ? C'est quoi « accepter d'accoucher en ayant mal » ? C'est quoi « vouloir accoucher sans avoir mal » ? Toi même tu as dit « je ne veux pas avoir mal ».

Moi je ne sais pas, je pose des questions. Je n'ai pas de réponse. Parce que Adama dit: « chez nous on ne parle de rien, moi je pose des questions, je veux savoir, on ne me répond pas forcément ». Et en même temps je ne veux pas avoir mal, donc je veux la péridurale. J'entends tout ce que tu me dis, j'ai bien compris, tu as grandi ici contrairement à tes sœurs qui elles, ont grandi ailleurs.

Donc il y a des choses que tu peux entendre, quand tu vois effectivement toutes les femmes qui ont mal encore au dos au point de leur péridurale, il y en beaucoup. C'est qu'en général dans leur culture, ce que leur ont raconté leurs mères et les femmes qui sont autour d'elles : on a mal pour accoucher.

Donc si tu n'as pas eu mal en accouchant, il faut bien que tu aies mal ensuite quelque part et tu auras mal au point de ta péridurale. J'ai compris ça comme ça. Dans nos cultures, on a mal pour accoucher.

Elles culpabilisent d'avoir accepté cette péridurale, non pas parce qu'elles ont mal. C'est toujours les mêmes femmes.

Question :

Les sages femmes, comment se comportent-elles par rapport à cette obligation d'avoir mal ? Parce qu'elles disent que la parturiente culpabilise et donc elle a mal au dos ?

Une intervenante :

Par rapport au mal, j'ai accouché avec péridurale, je n'ai pas eu mal et après j'ai fait des engorgements, j'ai demandé qu'on me mette des cataplasmes.

Au deuxième bébé à l'hôpital Saint Antoine; on a refusé, je me suis retrouvé avec 40° de fièvre. On m'a fait des hémocultures et tout ça, alors qu'en fait c'était un engorgement. Les sages femmes ne voulaient pas me faire de cataplasmes.

LA SERENITE D'UN ACCOUCHEMENT A L'HOPITAL

Mme Fati ABDOU SEINI

Membre de l'URACA

Je n'ai pas vécu la même expérience que mes sœurs ici présentes. J'ai assisté à des drames en Afrique suite à des accouchements qui m'ont donné une confiance totale dans les salles de travail. Ce que je dis peut paraître équivoque parce que j'ai perdu deux proches sur la table de travail et j'aurais pu dire que c'est ça qui les a tuées. Mais je dois tenir compte des avertissements des sages femmes qui ont conseillé à toutes les deux de ne plus être enceintes. Chacune d'elles avait eu en moyenne dix enfants.

Je me dis donc qu'elles connaissent leur métier et que, si ces deux personnes les avaient écoutées, elles seraient peut être encore vivantes. Et si elles avaient accouché en maternité elles auraient eu plus de chance de survivre.

Elles ont accouché au village. Le travail s'est déroulé normalement, l'accouchement s'est bien passé, mais après il y a eu des complications. Le temps de les amener à la maternité en charrette, il ne leur restait qu'un tout petit souffle de vie qu'elles ont perdu sur la table d'accouchement.

Tout décès est insupportable, mais perdre la vie en la donnant est la chose la plus insupportable qui soit au monde. On ne doit pas mourir en donnant la vie, on doit au contraire y renaître.

Au Niger, aujourd'hui encore, de nombreuses femmes accouchent à la maison parce qu'il n'y a pas de maternité à côté. Ça se passe souvent très bien, mais il suffit d'une toute petite complication pour que le drame arrive. Je prends l'exemple d'une femme qui a accouché trois fois chez elle et qui, à la quatrième grossesse voulait toujours accoucher à la maison bien qu'elle ne soit pas très loin de la maternité.

Sa grossesse s'est bien déroulée. Le jour de l'accouchement le bébé est sorti normalement mais la délivrance causa problème. Le placenta refusa de sortir. On utilisa toutes les méthodes traditionnelles : l'éternuement grâce à du piment enfumé, on utilisa aussi un bâton pour soulever je ne sais quelle partie du ventre et faire tomber le placenta, etc. La femme ne voulait toujours pas aller à la maternité.

Quand elle y fut amenée, elle perdit connaissance et un simple petit pincement sur une partie de son ventre permit à la sage femme de la délivrer.

Toutes ces expériences m'ont conduite à avoir confiance en la maternité. J'ai accouché deux fois ici à l'hôpital de Neuilly et ça s'est très bien passé. Je n'ai pas eu l'impression d'avoir été traitée « pas comme les autres ».

Pendant les consultations, le médecin m'expliquait et la péridurale m'a été proposée dès le sixième mois de grossesse. Elle m'a expliqué que si je le désirais, le jour de l'accouchement, on pourrait me faire une anesthésie locale à partir du dos qui ne m'empêcherait pas de ne plus sentir les contractions ni la sortie du bébé. Elle m'a montré comment ça se passe (en l'occurrence que l'aiguille serait dans le dos et que la première piqûre fait un peu mal) et les résultats qu'il faut attendre de cette péridurale. Des cours d'accouchement m'ont été proposés auxquels j'ai assisté. Des images nous ont été projetées sur l'accouchement.

Je sais aussi à peu près comment ça se passe, même si auparavant, je n'ai jamais été en salle de travail, car j'ai pu observer au village comment se déroule une grossesse, quand les contractions commencent, quand il faut aller à la maternité. Chez nous, on dit qu'il faut aller à la maternité «*quand le travail est bien mûr*». C'est ce que j'ai fait. J'ai accouché sans problèmes. J'ai même apprécié cette solitude, ce calme. En Afrique l'accouchement est une période d'angoisse et tant qu'on n'a pas vu le bébé et le placenta sortir, on n'est sûr de rien. Tout le monde est inquiet.

Ici, il n'y avait personne à côté qui puisse s'inquiéter, le personnel médical était confiant. Tout était calme, serein. On pouvait même faire la lecture.

Monique MAILLET :

Par rapport à tout ce qui a été dit sur le respect des corps, les non-explications, qu'en fait dans les salles de naissances, les choses ont beaucoup changé à partir du moment où il y a eu beaucoup de médecins et principalement des médecins hommes. La façon dont les hommes médecins approchent les femmes enceintes ou dont les sages femmes approchent les femmes enceintes sont deux choses différentes.

Quand j'étais jeune sage femme, les médecins, hommes ou femmes venaient en salle de travail quand la sage femme les appelait. Aujourd'hui ils sont toujours en train de traîner leur pieds pour ouvrir une porte, aller voir le monitoring, pour demander pourquoi la dame crie et pourquoi elle n'a pas une péridurale, alors que peut être madame n'en veut pas. J'ai quitté la salle de naissance depuis dix ans et quand j'y vais aujourd'hui, je leur dis toujours : «*qu'est-ce que vous faites là, il y quelqu'un qui vous a appelé ?*»

C'est un peu du même ressort que ce que dit Moussa. Une vieille dame ou une jeune fille qui assiste à un accouchement ce n'est pas la même chose. De la même façon entre sage femme et médecin accoucheur c'est aussi différent.

Voyage en Afrique : Le Sénégal

PRESENTATION DU PAYS

Le Sénégal est délimité au nord par la Mauritanie, à l'est par le Mali, au sud par la Guinée et la Guinée Bissau et à l'ouest par l'Océan Atlantique. La Gambie, petit pays étiré en longueur forme une enclave au sud du Sénégal s'étendant à l'intérieur des terres, le long du fleuve Gambie.

Le Sénégal couvre une superficie de 196.720 km² soit un peu plus du tiers de la France, pour une population de 8.312.000 habitants (estimation 1995). Cette population comprend 13 ethnies :

Wolofs,	Mancaque,
Manjaques,	Dialanké,
Sérères	Diolas,
Bainouk,	Lébous,
Toucouleurs,	Sarakolé,
Peuls,	Mandingues,
Bassâris.	

Les principaux fleuves sont le Sénégal, qui forme la frontière septentrionale, le Saloum, la Gambie et la Casamance. Le fleuve Sénégal se jette dans l'atlantique en aval de Saint Louis. Parmi ces affluents, le Falémé forme une partie de la frontière avec le Mali et le Ferlo donne son nom à la région nord qu'il traverse. Bien que ces fleuves soient assujettis aux variations saisonnières, leur cours inférieur est toujours navigable.

LE CLIMAT

Le climat du Sénégal est de type sahélien dans le nord (où les précipitations moyennes sont inférieure à 400mm) et tropical dans le reste du pays où alternent une saison sèche de novembre à juin et une saison humide de juillet à octobre, les précipitations s'élevant à une moyenne de 1400 mm. Dans la journée la température est de 23°C en janvier et de 28°C en juillet.

LANGUE OFFICIELLE

Le français est la langue officielle de l'enseignement, des affaires et du gouvernement, mais 24 autres langues sont parlées au Sénégal. Le Wolof, langue de l'ethnie majoritaire, est utilisée comme seconde langue par la plupart des autres ethnies.

Les langues sénégalaises ont peu, voire pas de tradition écrite, mais nombre de musulmans utilisent l'alphabet arabe pour écrire le wolof ou quelques autres langues.

NATURE DU REGIME

République démocratique reconnaissant le multipartisme.

PAYSAGE POLITIQUE

En 1995, une partie de l'opposition siégea au gouvernement avec la majorité socialiste jusqu'en mars 1998.

DEVISE

« Un peuple, un but, une foi »

ECONOMIE

Sous sol :

Mines de phosphate, gisement d'ilménite, zircon, rutile ainsi que de l'or, du fer, du pétrole, du gaz et du marbre.

Industries :

Dans le secteur des industries de transformation, le Sénégal occupe, derrière la Côte d'Ivoire, la deuxième place parmi les pays de l'ancienne Afrique Occidentale Française. Par ailleurs, les principales industries sont réparties entre l'agro-alimentaire, la chimie, les textiles et les métaux. Le pays possède de nombreuses ressources naturelles, dont les phosphates, le sel et le gaz naturel. Le tourisme représente entre 2 et 5% du PIB.

PNB : 812 dollars par habitant (estimation 1992)

Monnaie : Francs CFA.

Agriculture :

Les principales cultures sont la canne à sucre, l'arachide, le mil, le sorgho, le maïs, les haricots, le coton et le riz.

Le riz et le mil sont les principaux aliments.

Pêche :

Le Sénégal exporte crustacés, poissons frais et en conserve et notamment une quantité importante de thonidés.

HISTOIRE :

Les origines du Sénégal se perdent dans la nuit des temps. Le nom même du pays (Sénégal), viendrait du Wolof sunu gal qui signifie « notre pirogue ».

L'ère des grands empires :

On distingue jusqu'à neuf dominations successives, parmi lesquelles celles des Dyago, de l'an 850 à l'an mille et celle des Mama, de l'an 1000 à l'an 1300. Les Diago seraient d'origine sémite ou peul, de souche berbère, et venus du Maghreb, se seraient rapidement fondus au sein de la population noire qui était alors autochtone. Quant-aux Mama, qui leur auraient succédés pendant trois siècles, se seraient des noirs soudanais islamisés.

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

C'est vers le 9ème siècle que commence l'islamisation, les Almoravides, s'étant employé à convertir par la force les habitants du plus puissant royaume du Sénégal, le Tékrou. Au 14ème et 15ème siècle s'étend dans la zone comprise entre le Cap-Vert et le fleuve Sénégal, les royaumes du Diolofs, du Wallo, du Baolé, qui feront face successivement aux invasions peuls, mandingues, maures, Sonhraï et de l'empire de Gao. Ils seront par la suite assujettis au royaume Peul qui lui même dépendait de l'empire Mandingues.

Navigateurs et marchands :

Les Dieppois :

La pénétration française a commencé bien plus tôt, presque trois siècles avant l'éclatement du royaume du Diolofs. Des marins dieppois faisant route vers les Canaries découvrent le Cap-Vert en 1364. Longeant la côte jusqu'en Casamance, ils échangèrent leurs pacotilles contre de l'or, de l'ivoire et de l'épice. Ces relations se poursuivent jusqu'en 1488. Entre-temps, les portugais ont pris pied au large du Cap-Vert dans ce qui deviendra l'île de Gorée.

Les portugais :

Au 15ème siècle, Henri le Navigateur, prince du Portugal, suscite de nombreux voyages d'exploration des côtes d'Afrique à la recherche d'une nouvelle route des épices. Ses vaisseaux touchent Madère en 1418 et le Rio de Oro dans le sud marocain en 1436. De leur base de Gorée les marchands portugais essaient à travers le royaume du Djolofs. Ils troquent des fusils, de la poudre, des bijoux, des étoffes et de l'eau de vie contre des peaux, de l'or, de l'ivoire, du musc, de l'ambre et des esclaves.

Les hollandais :

Derrière les portugais arrivent les hollandais qui viennent de s'affranchir de la tutelle hispanique. Ils se contentent d'abord de verser des redevances d'esclaves mais se hâte de profiter des ennuis que connaît Lisbonne pour s'approprier Gorée, ils s'y installent en 1588. En 1617, en échange de quelques barres de fer, ils achètent l'île de Gorée au chef du Cap-Vert.

La concession royale :

En 1626, les français reviennent à l'île de Gorée : la compagnie Normande de marchands fonde un comptoir sur un îlot situé à l'embouchure du fleuve Sénégal. En 1659, un certain Louis Gaullier édifie un corps de logis sur un îlot voisin, la ville de Saint Louis, première cité français en Afrique.

Naissance de la compagnie des Indes Occidentales :

Les anglais de leur côté chassent les hollandais de Gorée avant d'être évincé à leur tour par les français. Les établissements sont cédés à la puissante compagnie des Indes Occidentales qui vient d'être créée. La concession royale du Sénégal avait pour objet la traite qui portait sur différent produit, la poudre d'or, l'ivoire, la gomme, la cire et les Nègres. Ces marchandises étaient traitées en échange de celles que la compagnie faisait venir de France : du cuivre, du fer, des pacotilles et de l'eau de vie.

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

L'occupation anglaise :

En 1758, en pleine guerre de sept ans, les anglais s'approprient la concession du Sénégal. Cinq ans plus tard, le traité de Paris du 10 février 1763, consacre leur victoire. La France battue, doit leur céder le Sénégal. Mais le 30 janvier 1779, à la faveur de la guerre d'indépendance américaine, les français reviennent et prennent d'assaut Saint Louis. Finalement, le 30 mai 1814, le traité de Paris restitue le Sénégal à la France.

La colonisation :

Louis Faidherbe est nommé gouverneur du Sénégal en 1854. Le pays est alors divisé, morcelé entre plusieurs petits royaumes rivaux. Faidherbe entreprend la réunification, il pacifie d'abord le nord en rejetant les maures. En 1858, il annexe le pays de Wolof. De retour à Saint Louis, Faidherbe décide de relier cette ville au Cap-Vert. La voie doit permettre l'évacuation de l'arachide dont la culture ne cesse de se développer. En 1916, les habitants de Gorée, Saint Louis et Rufisque deviennent citoyens de plein droit.

En 1920, le conseil refondu devient conseil colonial et disparaît la distinction entre pays d'administration directe et protectorats. En 1940, de nouveau le Sénégal est contraint de participer à l'effort de guerre: L'AOF envoie en France 80.000 tirailleurs parmi lesquels une bonne proportion de sénégalais. En 1942, après le débarquement des alliés en Afrique du Nord, le général Bergeret négocie le ralliement de l'AOF à De Gaulle avec le gouvernement du général Boisson. Ce dernier est remplacé par le gouvernement de Courrière et un comité français de libération est installé.

Toutes les mesures prises par le gouvernement de Vichy sont rapportées. Des troupes sont levées en masse. Le Sénégal redécouvre, comme lors du premier conflit mondial, la corvée, le travail forcé et les réquisitions de vivre, au titre de l'effort national entrepris pour écraser l'Allemagne et ses alliés.

La décolonisation :

Les répercussions de la guerre d'Indochine, le début de la guerre d'Algérie, les opérations répressives auxquelles participent des soldats sénégalais, les hésitations des responsables de la politique française d'outre-mer, l'indépendance des protectorats du Maghreb ont de profondes répercussions sur la prise de conscience des sénégalais. Senghor, élu sous l'étiquette socialistes fonde en 1948 le bloc démocratique sénégalais. Une loi cadre est votée par l'assemblée nationale le 23 juin 1956. Cette loi crée huit républiques semi-autonomes en Afrique occidentale française dont le Sénégal. Elle instaure le suffrage universel, établit une assemblée et un conseil de gouvernement. Le 28 septembre 1958 a lieu le référendum par lequel tous les territoires de l'ancienne AOF, sauf la Guinée, acceptent le statut d'état membre d'une communauté institutionnelle ou ils restent solidaires de la France. Le 25 novembre 1958, le Sénégal devient une république.

LES WOLOFS

Forts de 1.950.000 individus, les Wolofs peuplent surtout le Bas Sénégal, les régions de Dakar, Louga, Thiès, Diourbel, Kaolack et Linguère. Cette communauté dynamique, la plus importante est aussi la plus représentative du pays. Inévitablement, ses us et coutumes ont tendances à imprégner les autres cultures.

UNE SOCIETE HIERARCHISEE

Les wolofs comme la plupart des sociétés africaines étaient divisées en structures hiérarchisées. Les strates africaines sont en réalité, des catégories sociales complexes plutôt juxtaposées sans être pour autant très nettement différenciées les unes des autres. On distingue chez les Wolofs la classe Diambour (hommes libres) subdivisée en Garmi (noblesse), Badolo (paysans libres), et Sérigué (marabouts). La noblesse comprenait les familles de sang royal, les chefs de province et des chefs militaires. En dessous des hommes libres venaient les Nyenos (classe des artisans), les griots (poètes, musiciens, historiens), forgerons, cordonniers, tisserands, sculpteurs sur bois. Tout en bas se trouvaient les Diames (esclaves), subdivisés en « esclaves de cases » liés à un maître et en « esclaves de la couronne », guerriers au service de la noblesse.

Ces distinctions anciennes sont en voie de disparition, même si dans les traditions de spécialisation professionnelle, on continue à les retrouver car on est toujours forgeron, griot, tisserands de père en fils.

UN PEUPLE D'AGRICULTEURS

L'agriculture constitue l'activité essentielle des Wolofs. L'homme s'astreint au plus gros travaux : il retourne le sol, sème, moissonne, etc. La femme, elle, s'occupe de la case, fait la cuisine, veille à l'éducation des enfants. La culture principale est celle du millet encore pratiquée à l'aide de *l'iler*, sorte de route à aillères, parfaitement adaptée à la terre sablonneuse qu'elle ne retourne pas trop profondément.

Avec la colonisation, la culture commerciale de l'arachide a pris chez les Wolofs une grande importance souvent au détriment des cultures vivrières traditionnelles.

CONTE WOLOF

Un homme avait deux épouses qui avaient chacune une fille. Allah fit que le mari d'une des femmes mourut, or les deux filles avaient le même nom. Pour les différencier, on les surnomma : « Koumba sans mère » et « Koumba avec mère ». Le père de famille craignait tellement la femme qui lui restait qu'il acceptait tout ce qu'elle faisait, la laissant commander à « Koumba sans mère » tout le travail de la maison.

Un jour, en lavant la vaisselle « Koumba sans mère », oubliant de laver une cuillère en bois. Sa marâtre, furieuse, l'envoya la laver à la mer de Ndayane.

La jeune fille en pleurs se mit en route. Elle marcha deux jours et deux nuits jusqu'à rencontrer une très vieille femme qui n'avait qu'une jambe, un bras, un œil, une oreille et un doigt. Koumba l'orpheline s'agenouilla et la salua. La vieille lui demanda : « Où vas-tu petite ? » Koumba l'orpheline lui répondit : « Grand-mère, la co-épouse de ma mère défunte, m'a envoyée laver cette cuillère à la mer de Ndayane ». « Assieds-toi, passes la nuit avec moi et préparons le repas car il fera bientôt sombre », lui dit la vieille en lui donnant un os blanchi sans une miette de viande dessus. Koumba le prit et le mit dans la marmite qui s'emplit aussitôt de viande. La vieille lui remit encore un grain de mil que Koumba pila dans un mortier qui s'emplit de couscous. Après ce dîner, Koumba fit la vaisselle, sans oublier sa cuillère. Puis, elles se couchèrent et dormirent.

Au matin, Koumba se leva et son hôtesse lui demanda de se préparer pour rentrer chez elle. Elle lui remit trois œufs et lui dit : « Fais attention, ne les confonds pas. Celui-ci, tu le casseras quand tu seras au milieu de la brousse, celui-là, tu le casseras quand tu apercevras ton village, le dernier quand tu seras à l'entrée de ta maison. Maintenant pars mon enfant et qu'Allah guide tes pas ».

Koumba s'agenouilla, salua, remercia et se mit en marche. Au milieu de la brousse, elle cassa le premier œuf, duquel sortirent des lions, des panthères qui l'escortèrent pour que rien ne puisse l'atteindre. Elle poursuivit son chemin et cassa alors le deuxième œuf. Les cavaliers armés de fusils qui sortirent, tuèrent les fauves. Koumba continua sa route et, avant de pénétrer dans le village, cassa le dernier œuf. De nombreux esclaves en sortirent, certains battant des tam-tam, d'autres étaient chargés de sacs d'or et d'argent et accompagnés de troupeaux de bœufs.

Quand elle entra dans le village, Koumba avait un air royal et tout le monde était dehors pour la contempler. Par la suite, tout le monde la respecta dans le village, même sa marâtre.

MUSIQUE ET TRADITION POPULAIRE

La musique et la danse font partie de la vie quotidienne. Tout est prétexte à chants, battements de mains, et déhanchements. Si l'inspiration joue une large part, l'exécution se fait toujours avec précision, clarté et en parfait accord avec les danseurs et ceux qui les soutiennent de leurs mélodies.

Les plus grands griots du Sénégal appartiennent à l'ethnie mandingues. Ce sont les joueurs de Cora et de Balafon. Ils représentent en quelque sorte la tradition de l'empire mandingue. Comme tous les griots, ils chantent les louanges des rois, des hommes célèbres, la mémoire des familles et transmettent l'histoire. Ils sont présents lors des grands événements qui réunit la communauté. Traditionnellement, seul le griot pouvait jouer de la musique. Ils ont une place unique dans la hiérarchie sociale. Les griots mandingues sont considérés comme les plus représentatifs de la musique traditionnelle ouest africaine.

LES GRIOTS

« Un monde sans griot est aussi fade qu'un riz sans sauce » Proverbe peul.

Si le Sénégal traditionnel ignore l'écriture, toutes ces civilisations (peuls, sérères, wolofs, Diolas ou Bambaras) procèdent du verbe, qu'il soit parole, rythme ou symbole. Des personnages se sont de tous temps, spécialisés pour restituer la mémoire historique et culturelle de ces communautés. Ce sont les griots, magiciens, sorciers, sages, médecins, envoûteurs, prêtres, virtuoses, ils sont présents dans toutes les grandes circonstances de la vie (circoncision, excision, mariage, pèlerinage, funérailles...). Les griots emmagasinent à longueur d'années, et généralement de père en fils, l'héritage communautaire dont ils assurent le maintien et la transmission.

Malgré l'islam et les missions catholiques, ils conservent leurs pouvoirs. Ils dirigent les rites funéraires, intercèdent auprès des forces, prophétisent, protègent à l'aide de gris-gris et d'amulettes que leurs fidèles doivent porter en permanence sur eux.

LA DANSE

Il existe dans chaque groupe ethnique une rigoureuse répartition des genres musicaux, avec des rythmes, des rites et des sonorités propres. Chez les Sérères, par exemple la musique de cour dédiée aux rois et aux visiteurs de marque consiste en chants polyphoniques accompagnés de frappements de mains et de tambours. La musique populaire, avec chœurs de femmes et jouée à l'approche des récoltes. La musique initiatique précède la circoncision. La musique religieuse est exécutée dans la cour de la case mortuaire.

Les percussions enflamment les danseurs et leurs donnent le rythme. Lorsque celui-ci s'endiable les sénégalais parlent de danse du « **ventilateur** » et lorsque le tempo devient frénétique, on évoque la danse du « **climatiseur** ».

RECETTE

Les plats les plus connus sont le Thiebou-Diène, le Yassa, le Mafé, le Domoda, la soupe Kandia et le couscous africains qui comprend le Tiéré Mboum, le Tiéré Basso, le Tiéré Sime.

Yassa au poulet

Ingrédients pour quatre personnes :

- ❖ 1 poulet
- ❖ 4 citrons
- ❖ 6 gros oignons
- ❖ sel, poivre, un peu de piment, de la moutarde, de l'ail
- ❖ huile d'arachide
- ❖ un bouillon cube

Préparation :

La veille, coupez votre poulet en morceaux, posez les morceaux sur une planche et battez-le pour les ramollir. Dans un plat creux, mettez le sel, le poivre, le piment, le bouillon cube, de l'ail écrasé et de la moutarde. Versez dessus le jus et ajoutez de l'huile d'arachide, dans cette marinade, faites tremper vos morceaux de poulet et vos oignons coupés en tranches fines. Le lendemain, faire frire les morceaux de poulet et réservez-les. Prendre une casserole, mettre de l'huile d'arachide, faire revenir les oignons, puis ajoutez les morceaux de poulet et la marinade dans la casserole, en réduisant le feu jusqu'à une cuisson des morceaux de poulet. Accompagnez ensuite de riz cuit à l'eau.

Bissap

Ingrédients :

- ❖ 100g de fleur d'oseille de Guinée ou fleur d'hisbiscus.
- ❖ 1 litre d'eau
- ❖ 250g de sucre
- ❖ 1 sachet de sucre vanillé
- ❖ 1 cuillère à café de fleur d'oranger.
- ❖ Pour la fleur d'oseille blanche, on peut ajouter du Rhum et du jus d'ananas.
- ❖ Pour la fleur d'oseille rouge, on peut ajouter du sirop de grenadine.

Préparation :

Prenez une poignée de fleurs séchées, lavez la bien et jetez la dans l'eau bouillante. Réduisez le feu et laissez une dizaine de minutes à petit bouillon. Enlevez les fleurs et versez la boisson dans un récipient. Mettez y une ou deux gouttes de fleur d'oranger, ajoutez du sucre et un peu de sucre vanillé. Mettez le tout au frigo et consommez frais.

LE CONTE DE DIABATE

*Racontée par le griot mandingue
Mr Diabaté KANTARA*

Une fille nommée Lolo avait perdu sa mère. Sa marâtre la faisait travailler dur : piler le mil, laver le linge, aider aux repas.

A l'approche de la fête de la tabaski, toutes les jeunes filles se faisaient belles. Lolo demanda à sa marâtre la permission d'aller se faire tresser. Sa belle mère lui dit :
« *Tu pourras partir quand tu auras fini toutes tes corvées !* »

Lolo dit à ses camarades de partir devant, et qu'elle les rejoindrait plus tard. Elle leur demanda de lui indiquer le chemin qu'elles prendraient en plaçant des feuillages à la croisée des chemins.

Lolo finit ses corvées et partit les rejoindre. Arrivée à l'intersection des routes, elle vit des feuillages sur la route de gauche et suivit ce chemin là. Or, ses camarades avaient mis les feuilles sur le chemin qu'elles n'avaient pas pris. Cette route menait chez un Djinn nommé Moussou Kounkouba.

Lolo emprunta donc ce chemin et arriva chez le Djinn. Ce dernier lui dit :
- « *Qui t'a donné la permission de venir chez moi ?* »
- « *Je ne savais pas que c'était chez toi. Mes camarades m'ont trompée. Pardonne moi et laisse moi repartir.* » Lui dit Lolo. « *Je partais pour me faire tresser.* »
- Le djinn lui dit : « *Reste avec moi je vais te tresser.* »

Il tressa Lolo avec des fils d'or et d'argent et lui dit :
- « *Ne montre pas ta coiffure avant la fête, voici un foulard pour la cacher. Et surtout ne parle pas de moi aux humains sinon tu risques la mort.* »
Lolo jura de ne pas retirer le foulard avant la fête, et de ne pas révéler son secret.

Arrivée au village avec son vieux foulard sur la tête, Lolo se retrouva la risée de tous. En effet toutes les autres jeunes filles arboraient de magnifiques coiffures, sauf elles.

Le jour de la fête arriva, tout le village découvrit la magnifique coiffure de Lolo et chacun voulut savoir qui l'avait tressée. Lolo refusa de révéler le nom de son coiffeur. Sa marâtre demanda :

- « *Dis-moi le nom et le domicile de ton coiffeur et je te récompenserai d'un serviteur.* »
Lolo refusa. Son père lui proposa deux serviteurs. Elle refusa aussi.

Le chef du village lui promit la moitié de ses terres. Mais elle resta ferme. La population se réunit et décida :
- « *Appelons Tidjani, le jeune homme qu'elle aime ; peut-être pourra t-il la faire parler.* »

Cahier N°9 : Concevoir et naître : Accoucher en Afrique, accoucher en France Voyage en Afrique : Le Sénégal / Septembre 1998

Tidjani appela Lolo et lui parla seul à seul. Cette dernière lui avoua enfin :
- «*C'est le Djinn Moussou Kounkouba qui m'a tressée.*»

Lolo ne savait pas qu'un oiseau avait été envoyé par Moussou Kounkouba et qu'il la surveillait. L'oiseau se mit à chanter près d'elle dès qu'elle eut avoué.

Lolo suivit l'oiseau qui se dirigeait vers le repère de Moussou Kounkouba. L'oiseau lui raconta tout et le Djinn le tua.

Lolo retourna au village et se suicida car l'oiseau avait été tué par sa faute. Tidjani ayant appris la nouvelle se suicida à son tour ne supportant pas de vivre sans celle qu'il aimait.